



Novembre  
2019

« A la guerre, le succès dépend de la simplicité des ordres de la vitesse de leur exécution et de la détermination générale à vaincre. »

Général PATTON

« Ne pas pratiquer ce que l'on enseigne, c'est déshonorer sa parole. »  
Cours de tactiques 1922, Tomes II »  
Feuille d'information gratuite

Responsable de la rédaction :

LCL ® de LEMOS

Toutes les informations et images présentées, sont issues de sources ouvertes et n'ont d'autre vocation que d'informer.

Les propos et articles n'engagent pas l'institution militaire, ils ne sont que des supports personnels.

S'inscrire ou désinscrire à cette newsletter à l'adresse suivante :

[lesiouxnewsletter@yahoo.fr](mailto:lesiouxnewsletter@yahoo.fr)



## EDITO.

Chers lectrices et lecteurs,  
La France a encore une fois été touchée par un attentat, cette fois-ci dans sa propre administration. Toutes mes condoléances à la Police Nationale.

Dans ce numéro, nous traitons d'une bataille qui a marqué le peuple américain. En effet, en 1993, en Somalie, va se dérouler la bataille de MOGADISCIO appelée « the Battle of the Black sea » par les soldats américains et « MAALINTII RANGERS » (le jour des rangers) par les Somaliens. Cette bataille a également été baptisée première bataille de MOGADISCIO pour la distinguer de la seconde qui, en 2006, opposa les troupes gouvernementales et éthiopiennes aux forces islamistes.

Cette bataille sera traumatisante pour l'opinion publique américaine, notamment à la suite de la diffusion d'images télévisées de cadavres de soldats américains traînés par des voitures dans les rues de la ville.

La fiche de lecture quant à elle, décrit un ouvrage très bien documenté et agréable à lire. Il donne au néophyte une bonne vision de ce que sont aujourd'hui les forces spéciales et de leur processus d'émergence. Il pousse le passionné à analyser les différentes approches de ce qui pourrait, à terme devenir (y compris en France), la quatrième composante des armées.

Le lieutenant-colonel Xavier BARTHET traite d'un sujet intéressant : "Les principes établis". Ces principes sont aussi appelés "principes de la guerre". Ils sont combinés sous deux types d'approches : directe et indirecte. Ils s'appliquent en phase de coercition comme en phase de stabilisation.

J'espère qu'après la lecture de cet article, les principes de la guerre n'auront plus de secrets pour vous.

Direction le Canada pour le personnage atypique, le lieutenant-général sir Arthur CURRIE commandant du corps canadien en juin 1917, planificateur soucieux du détail, refuse d'envoyer ses troupes au combat sans une préparation minutieuse. Sous son commandement, les Canadiens ne perdirent jamais une bataille. Il ne fut, malgré tout, jamais populaire auprès de ses soldats. Il deviendra après-guerre le recteur de l'université MC GILL, à Montréal.

Le Sioux vous conseille deux livres d'un de nos lecteurs. Le colonel Pierre SANTONI, en rendant intelligible la tactique, révèle dans son dernier livre ce qui s'est réellement passé sur les champs de bataille d'hier et d'aujourd'hui. Il nous permet de comprendre pourquoi les Grecs formaient une phalange ou pourquoi les mitrailleuses ont fait des ravages en 1914. On saisit aussi pourquoi les chars français, victorieux en 1918, ont été vaincus par les Panzers allemands en 1940... Bonne lecture.

Enfin chers lecteurs, nous vous encourageons à nous faire part de vos remarques, questions, suggestions, voire dialoguer avec nous et entre nous, soit sur notre page Facebook <https://www.facebook.com/groups/782917638416377/> que nous essayons de nourrir d'actualités militaires, soit par courriel à [lesiouxnewsletter@yahoo.fr](mailto:lesiouxnewsletter@yahoo.fr).  
LCL® Nicolas de LEMOS,

BTIAR, 26<sup>e</sup> Promotion de l'EDG.

## SOMMAIRE

Bataille P. 2

Le coin du préparant P. 4

Fiche de lecture P. 5

Histoire P. 8

Personnage Atypique P 31

Le Sioux vous conseille P.35

## La bataille de MOGADISCIO

3 et 4 octobre 1993

### Force en présence :

#### Etats-Unis

Joint Special Operation Task

Force : 160 hommes

#### Somalie

Somali national Movement :

4000 hommes et femmes

### Contexte :

Après le départ de 25 000 marines déployés en 1992 dans le cadre de l'opération « PROVIDE RELIEF », un détachement de Rangers américains et de Delta Force opèrent en Somalie indépendamment des troupes des Nations Unies et des soldats américains de l'opération « RESTORE HOPE » pour décapiter les milices dont celle de Mohammad Farah AIDID.

### Déroulement de la bataille

#### Temps 1

Le 3 octobre, une réunion doit se tenir près du marché de BAKARA dans «le quartier de la Mer Noire» tenu par les milices d'AIDID entre deux de ses principaux lieutenants. Le commandement américain prévoit un assaut hélicoptéré de «Delta Force» pour capturer tous les hommes présents et de Rangers pour sécuriser les abords du bâtiment.

Un convoi terrestre non blindé est chargé de récupérer les troupes hélicoptérées et leurs prisonniers. Le commandement compte sur l'effet de surprise et la rapidité des troupes pour prendre de vitesse les miliciens. Le raid débute à 15h30 et commence comme prévu. Les Delta capturent 24 prisonniers. Mais les miliciens réagissent rapidement et avec une efficacité inattendue. Les Américains mettent, eux, plus de temps que prévu pour effectuer la jonction entre le convoi et les unités hélicoptérées. Très rapidement les deux groupes subissent des tirs nourris ; plusieurs soldats américains sont blessés.



#### Temps 2

Vers 16h20, un hélicoptère (Super 6-1) s'écrase. Le commandement envoie d'abord une unité de sauvetage hélicoptérée, puis des Rangers pour aller sécuriser l'épave à pied. Le convoi tente également de rallier le site de crash. Gêné par des barrages établis par les miliciens, le convoi se perd et subit de lourdes pertes. Son chef décide d'abandonner et de rentrer à la base. Les troupes à pied rencontrant également une forte résistance ne parviennent à rejoindre l'épave que pour moitié. Au total, ce sont une centaine de soldats qui sont encerclés autour de l'épave et qui se retranchent dans plusieurs bâtiments contigus.

Vers 16h40, un second hélicoptère (Super 6-4) s'écrase à quelques centaines de mètres au sud des lieux des combats. La

TF Ranger n'a plus de réserves à engager, et fait appel à la 10th Mountain Division. Ce nouveau convoi rencontre les mêmes difficultés que le premier et ne peut atteindre l'appareil. La centaine d'hommes envoyée autour de l'épave de Super 6-1 est encerclée et est forcée de passer la nuit sur place avec une dizaine de blessés.

#### Temps 3 :

Devant la nécessité d'avoir des blindés, le commandement américain fait appel aux soldats pakistanais et malaisiens de la force onusienne. Un convoi de l'ONU chargé de soldats américains part vers 23h30 et atteint les zones de crash à 2h du matin le 4 octobre. La

moitié de convoi dirigée vers Super 6-1 mettant plusieurs heures à dégager le corps du pilote et à charger les blessés, ne quitte les lieux que vers 5h30. Une vingtaine de Rangers et de Delta, ne trouvant pas de place dans les derniers blindés sont laissés sur place. Ce n'est qu'après une course de quelques centaines de mètres que les « oubliés » peuvent monter à bord. Le convoi atteint le stade qui sert de base aux casques bleus pakistanais vers 6h30.

#### BILAN :

Les Américains perdent 18 tués et 84 blessés mais un pilote sera retenu prisonnier onze jours par les Somaliens avant d'être libéré. Les Somaliens, de leur côté, auraient perdu de 150 à 250 personnes dont un tiers de non-combattants.

Cette bataille sera surtout traumatisante pour l'opinion publique américaine, notamment à la suite de la diffusion d'images télévisées de cadavres de soldats américains traînés par des voitures dans les rues de la ville. Ainsi dès le 6 octobre 1993, le président Clinton annoncera la fin des opérations contre AIDID.

#### **Enseignements de la bataille :**

##### **Procédés tactiques :**

La Task Force Ranger mène au cours du mois de septembre six raids « snatch and grab » contre des lieutenants d'AIDID. Si certains sont couronnés de succès, ils permettent surtout aux miliciens de planifier la réaction conséquente du 3 octobre. L'emploi de RPG sur des hélicoptères stationnaires est en particuliers mise au point. L'effet de surprise qui était le fondement de la manœuvre américaine n'a ainsi pas réellement joué.

Le caractère non blindé du convoi le rendait trop vulnérable pour le combat urbain qui s'est déclenché une fois la surprise éventée.

Par ailleurs, prévoyant un assaut de 2 heures en pleine journée, les soldats ont négligé l'emport de gilets pare-balle, d'optiques de nuit ou même d'eau pour ne se charger que de munitions.

##### **Renseignement :**

Autant le renseignement particulier sur les lieutenants d'AIDID a pu être exploité (malgré un qui pro quo sur une des cibles), autant les capacités des miliciens furent sous-estimées. Il y avait pourtant un précédent. Le 5 juin 1993, les troupes de l'ONUSOM inspectèrent simultanément les cinq sites autorisés d'AIDID. Au cours de leur désengagement, les unités pakistanaises tombèrent dans une série d'embuscades complexes impliquant l'utilisation de foules de femmes et d'enfants pour les bloquer, et d'armes collectives pour détruire leurs véhicules.

Le PC hélicopté n'a pas été en mesure de guider efficacement

les convois une fois ceux-ci confrontés à des barrages autour du marché de BAKARA.

##### **Élément réservé :**

L'opération fut menée sans coordination avec les troupes de l'ONU et l'United States Forces Somalia.

La réserve prévue se limitait donc à une équipe de sauvetage hélicoptée. Aucun blindé n'avait été consenti aux troupes américaines. Le recours aux blindés pakistanais et malaisiens se fit alors dans l'urgence. Au final, le rapport de force fut très défavorable aux Américains même s'il fut localement contrebalancé par leur puissance de feu et leurs appuis aériens. Ce rapport n'a pu en fait être rétabli qu'à la nuit tombée avec le renfort des blindés de l'ONU.

##### **Auteur inconnu.**

# NEUTRALISER (to neutralize) – NEUT

**Définition :** EMP 60.641

Mission consistant à mettre l'adversaire hors d'état d'agir efficacement **pendant un temps** et dans une zone donnés.

**Ou (OTAN) :** Rendre **temporairement** une cible inefficace ou incapable d'agir.

**But :** Il s'agit de fixer l'adversaire puis, appuyé, de prendre d'assaut la position qu'il occupe ou de lui infliger suffisamment de pertes pour **l'empêcher durablement d'entreprendre toute nouvelle action.**

ERI	SGAM	GTIA INF	GTIA ABC
Non	Oui (doctrine) mais à éviter	Oui	Oui

**Comment :**

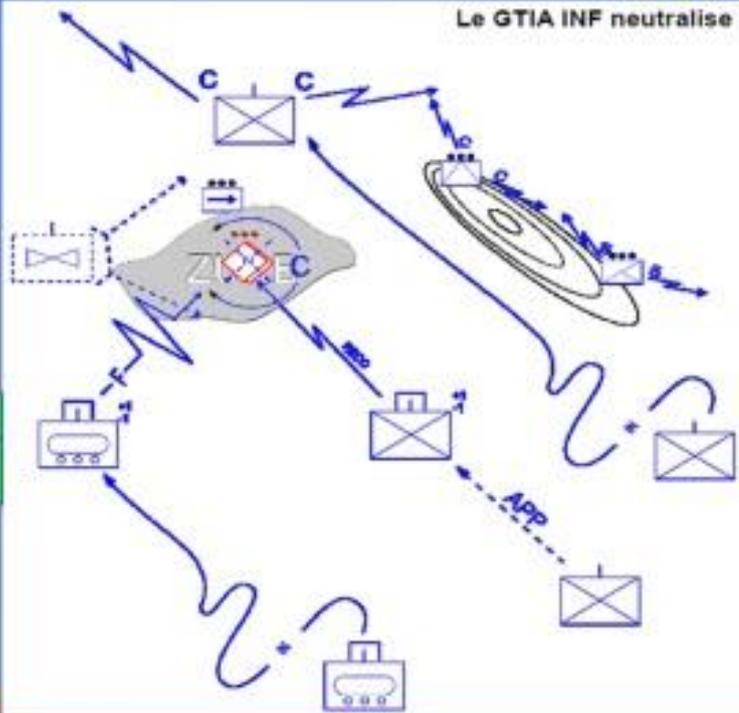
Au sein de la BIA en mode tactique OFF et DEF  
Utilisation **combinée de feux** directs et indirects

**Renseignement** sur le dispositif adverse

**Facteurs de succès / points clé :**

- Prendre et préciser le contact
- Fixer/ne pas se laisser fixer
- Coordination entre appuis et les éléments AMI au contact

Le GTIA INF neutralise



ZA = En fonction du RAPFOR

RAPFOR : 3/1

RYTHME : 3 à 5h pour NEUTR 1 BAT

# DETRUIRE (to destroy) – DET

**Définition :** EMP 60.641

Mission consistant à mettre **définitivement** hors d'usage ou hors de combat selon qu'il s'agit de matériels ou d'une formation.

**But :**

Infliger suffisamment de pertes (humaines ou matériels) à l'ennemi pour l'empêcher de manœuvrer **définitivement.**

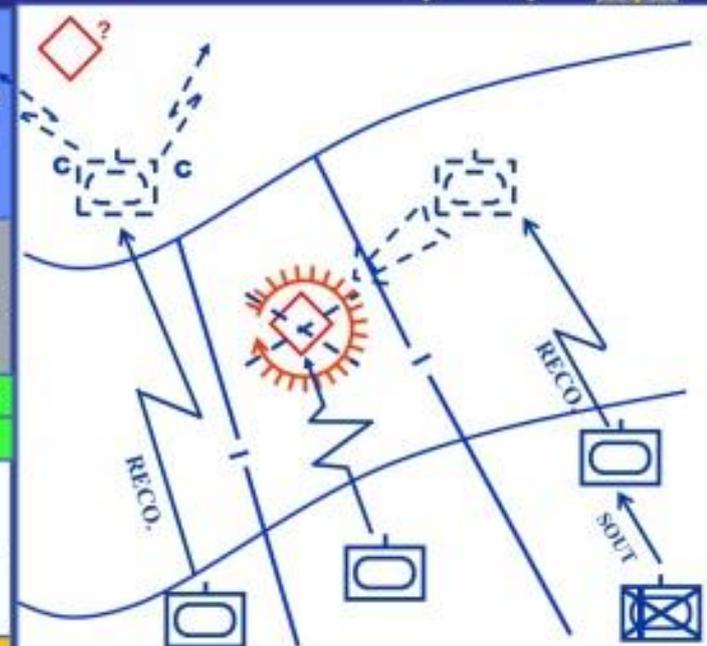
ERI	SGAM	GTIA INF	GTIA ABC
Non	Oui	Non	Oui

**Comment :**

Au sein de la BIA en mode tactique OFF.  
Par des **feux combinés** directs et indirects.  
En étant **renseigné** sur le dispositif adverse.

**Facteurs de succès/points clé :**

- Prendre et préciser le contact.
- Fixer
- Coordination entre appuis et les éléments AMI au contact



ZA = En fonction du RAPFOR

RAPFOR : 3/1 mini

RYTHME : 4 à 7 H pour DET 1 BAT

## FICHE DE LECTURE

<b>Titre de l'ouvrage</b>	<b>Histoire secrète des forces spéciales de 1939 à nos jours</b>
<b>Auteur(s) - Edition</b>	<b>Eric DENECE - Nouveau monde - 2007</b>
<b>Ref. bibliothèque</b>	<b>néant</b>
<b>Rédacteur</b>	<b>CES Corentin LANCRENON - 121<sup>o</sup> promotion du CSEM</b>
<b>Date de rédaction</b>	<b>22 novembre 2007</b>

### 1/ L'AUTEUR

Docteur en sciences politiques passionné par l'action indirecte, Eric Denécé est directeur du centre français de recherche sur le renseignement (CF2R). Professeur des universités, enseignant à l'Institut des hautes études de défense nationale et au Collège interarmées de défense, il est l'auteur de sept ouvrages consacrés à des questions géostratégiques, d'intelligence économique, de terrorisme, de renseignement et d'opérations spéciales. Ses nombreux articles lui ont valu en 1996 d'être lauréat du prix de la fondation pour les études de Défense (FED).

### 2/ SYNTHESE DE L'OUVRAGE

Depuis une vingtaine d'années, les forces spéciales sont engagées dans tous les conflits modernes : des Malouines à la guerre du Golfe, de l'Afrique au Kosovo, de l'Afghanistan à l'Irak. Si elles fascinent, elles restent méconnues. Eric Denécé se fixe pour objectif de faire comprendre au lecteur le rôle de ces unités particulières, de plus en plus sollicitées pour faire face aux menaces terroristes et aux crises soudaines et violentes qui secouent la planète. Après avoir rappelé en préambule les stratagèmes les plus célèbres, comme celui du cheval de Troie, puis les exemples de guerre non conventionnelle, comme l'odyssée du capitaine T.E Lawrence, l'auteur décrit dans une première partie le processus d'émergence des forces spéciales avant de présenter celles qui comptent aujourd'hui dans le monde et leur cadre d'emploi.

**En 1939, la répugnance aux assauts frontaux, héritée de la première guerre mondiale, conduit les grandes puissances militaires à dévelop-**

**per, en complément des opérations conventionnelles, les approches indirectes des conflits.** Dès lors, les forces irrégulières se multiplient et mènent des opérations spéciales variées. Certaines, comme l'unité allemande Brandebourg, renseignent en amont des opérations majeures. D'autres se spécialisent dans les raids sur les arrières ennemis : les SAS du commandant Stirling opèrent de l'Afrique à l'Allemagne ; les Français s'illustrent en 1944 en Bretagne contre les troupes allemandes engagées en Normandie. L'encadrement de partisans est quant à lui développé par les SS Fridenthal dans les montagnes iraniennes et par les Soviétiques, en particulier lors de la contre offensive de Kursk. Enfin, des opérations clandestines plus marginales, comme la chasse aux opposants au régime de Staline ou la traque des partisans yougoslaves, sont conduites.

**La seconde partie du XX<sup>e</sup> siècle, qui consacre la prééminence du fait nucléaire et limite les opérations militaires conventionnelles, offre aux forces spéciales une exclusivité croissante sur des champs d'action non couverts par la dissuasion mais déterminants dans le cadre de l'affrontement idéologique Est Ouest.** Elles s'engagent d'abord en masse dans les conflits consécutifs des processus de décolonisation où elles développent les techniques de contre guérilla. Elles opèrent ensuite en Europe, au cœur de la « guerre improbable », comme en témoignent les opérations alliées le long du rideau de fer ou l'action préalable des spetsnaz sur l'aéroport de Prague en 1968. Enfin, les forces spéciales sont de toutes

les « petites guerres ». Les unes pratiquent la subversion directe et le soutien aux groupes terroristes. Les autres aident les mouvements armés anticommunistes et conduisent des opérations d'assistance ou de renseignement.

**Aujourd'hui, face à l'émergence de nouvelles menaces et pour des raisons qui échappent en partie aux logiques militaires, les engagements de forces spéciales croissent de manière exponentielle.** Ils demeurent déterminants aux plans politique et stratégique. Lors de la première guerre du Golfe, l'action des SAS britanniques évite l'entrée en guerre d'Israël. Dans les Balkans, les forces spéciales renseignent, traquent les criminels de guerre et préparent l'invasion du Kosovo. Cependant, elles ne permettent pas, à elles seules, d'obtenir la victoire opérative. Les succès initiaux des campagnes d'Afghanistan et d'Irak, décrites comme des « special forces centric warfare » ou la capture de Saddam Hussein, n'empêchent pas les soulèvements populaires. Surtout, les forces spéciales n'ont pas vocation à tenir le terrain. Dès lors, il est nécessaire de bien les situer sur le spectre de l'outil de défense.

**Dans ce cadre, si les structures des différentes forces spéciales répondent avant tout à des ambitions nationales, il existe une certaine unité de doctrine au sein des pays qui ont le plus progressé dans ce domaine.** Pour l'OTAN, les opérations spéciales sont « des activités militaires menées par des forces spécialement désignées, organisées, entraînées et équipées, utilisant des techniques et des modes d'action inhabituelles

aux forces conventionnelles ». Six critères les différencient des opérations commandos : la recherche d'un effet de rupture, leur caractère hautement périlleux, le volume réduit de forces engagées, les modes d'action non conventionnels, la maîtrise de la violence et la confidentialité. Seuls les Etats-Unis, la Grande Bretagne et la France disposent de dispositifs cohérents et expérimentés.

**Pour répondre à une demande croissante et variée, les états-majors actualisent en permanence le champ des missions pouvant être confiées aux différentes unités.** La recherche du renseignement dans la profondeur est une priorité des forces spéciales. Les équipes infiltrées procurent une capacité d'initiative instantanée et assurent une relative discrétion. Les raids de destruction stratégique, peu utilisés pendant la guerre froide, sont réapparus à la faveur des opérations en Irak et en Afghanistan. Auparavant, l'échec de la libération des athlètes israéliens à Munich avait conduit tous les pays à développer des capacités spéciales de contre terrorisme. De manière plus traditionnelle et à l'exemple des opérations menées en 2001 aux côtés de l'alliance du Nord en Afghanistan, l'assistance aux maquis et aux gouvernements étrangers reste déterminante. Parmi les nouvelles missions confiées aux forces spéciales, la traque des criminels de guerre a connu un développement conséquent dans les Balkans et trouve un prolongement naturel dans la poursuite des dirigeants d'Al-Qaida.

**Désormais, les forces spéciales sont de véritables systèmes d'hommes servant des systèmes d'armes qui leur sont propres.** Après une sélection s'appuyant sur des critères physiques et psychologiques, les opérateurs suivent des cursus de formation de deux à trois ans leur permettant d'acquérir des savoir-faire tactiques comme les modes d'infiltration et techniques comme la radio, la destruction, le guidage ou la médecine

d'urgence. En termes d'équipements, les impératifs de volume, de puissance de feu, d'autonomie ou de discrétion conduisent les forces spéciales à exprimer des besoins particuliers qui profitent à terme aux unités conventionnelles. Une grande attention est prêtée à la composante aéronautique. Enfin, de nouvelles technologies, comme aujourd'hui les drones miniatures sont en permanence à l'étude.

Face aux nouveaux dangers provenant d'organisations transnationales, du crime, du terrorisme ou de la drogue comme face au développement de conflits asymétriques et à l'apparition de sociétés de sécurité privées, l'avenir des forces spéciales semble assuré. Elles apparaissent comme l'outil idéal pour ce nouveau type d'engagement en milieu chaotique. Elles sont prédisposées à l'action autonome et au combat décentralisé en milieu urbain ou en zone hostile. Elles sont capables de réagir rapidement, d'être engagées discrètement, et d'effectuer des actions ciblées. Elles jouent donc un rôle clé dans la période de mutation actuelle.

### **3/ ANALYSE – AVIS DU RE-DACTEUR :**

Cet ouvrage, destiné au grand public, décrit le développement des forces spéciales au cours du XX<sup>e</sup> siècle et dresse un inventaire actualisé de cette capacité à travers le monde. Il est bien documenté, notamment pour sa partie historique. En filigrane, le lecteur est invité à se demander pourquoi les forces spéciales prennent une telle importance dans les Etats modernes et quelles sont leurs limites. A ce titre, quatre remarques méritent d'être formulées.

**Les forces spéciales constituent en premier lieu une arme politique, ce qui se traduit par leur niveau élevé d'emploi.** Au-delà du débat sémantique, ce qui différencie aujourd'hui une opération spéciale d'une action conventionnelle est le niveau de prise de décision plus que le procédé employé. Toutes les grandes unités développent des

capacités et des aptitudes particulières. Aux Etats-Unis, les marines ont créé leurs propres forces spéciales. En France, la 11<sup>ème</sup> brigade parachutiste dispose d'un vivier de commandos. Pour autant, ces unités ne mènent pas d'opérations spéciales dont la vocation est de répondre à des besoins stratégiques et non tactiques. Au sein des armées françaises, il est donc inutile de s'interroger sur le supposé sous emploi des forces spéciales. En Algérie, l'action d'un commando de chasse avait des répercussions tactiques. En Afghanistan, celle d'un groupe de forces spéciales utilisant des procédés approchant a un impact stratégique voire politique. La réponse à la question de la pertinence de l'emploi des forces spéciales dans telle ou telle opération est donc à chercher dans l'état de subordination de l'outil militaire au pouvoir politique. Si l'Etat souhaite montrer son implication et obtenir un effet particulier sur le terrain, dans l'opinion ou auprès de ses alliés, il engage des opérateurs du niveau adapté, quels que soient les modes d'action utilisés. Le phénomène constaté de banalisation de l'emploi des forces spéciales est par ailleurs amplifié par la vitesse de circulation de l'information qui nécessite de disposer d'une grande unité de langage et de « caporaux stratégiques » aptes à opérer en « boucle courte » au plus haut niveau. Enfin, dans un contexte de prudence, le rapport investissement / résultat est généralement favorable au pouvoir politique qui engage ses forces spéciales.

**Car au plan stratégique, les forces spéciales restent un outil unique, réactif, économique et puissant, dans la main du chef interarmées.** D'abord, leur souplesse et leur réactivité procurent de la liberté d'action : servies par leur faible volume, les unités spéciales sont des laboratoires permanents qui anticipent avec une faible inertie sur les futures situations de crise ; elles réagissent vite comme en témoigne la montée

en puissance des unités antiterroristes dans les années 70 ; disposant d'une totale autonomie, elles échappent aux logiques d'armées et épargnent au chef les traditionnelles frictions liées aux projections ou à la confidentialité des opérations. Les forces spéciales permettent aussi au chef interarmées de pratiquer l'économie des forces : en Afghanistan en 2001, le gouvernement taliban est tombé en quelques semaines du fait de l'intervention, coordonnée avec la chasse, de quelques centaines de forces spéciales ; de même, lorsque la France déploie un groupement de forces spéciales à cent opérateurs pour une mission qui pourrait être qualifiée « d'infanterie d'assaut », elle s'évite l'engagement d'un groupement tactique interarmées à un millier de soldats. Enfin, face aux nouvelles menaces non étatiques, les forces spéciales garantissent au chef militaire la concentration des efforts qui est aujourd'hui liée au cadre temps plus qu'à l'espace : il s'agit en effet davantage de frapper simultanément plusieurs objectifs répartis sur l'ensemble du globe que de concentrer un maximum de forces à un endroit donné.

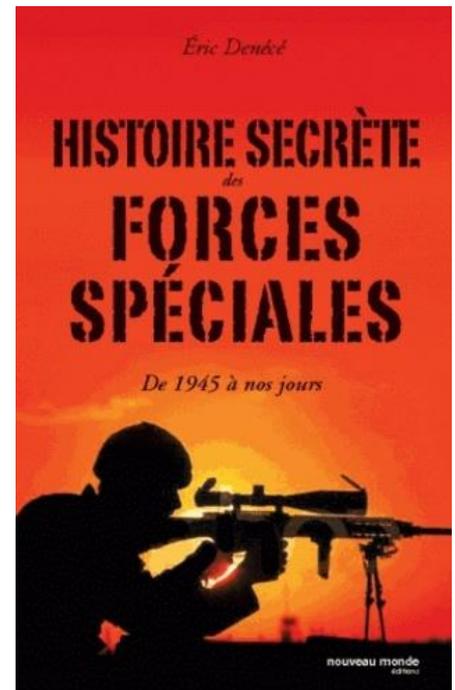
**Pour autant, aux plans opératif et tactique, les forces spéciales ne constituent pas une réponse à toutes les menaces et n'ont pas vocation à se substituer aux troupes conventionnelles.** Certes, aux Etats-Unis, elles sont une composante à part entière des forces armées. Certes, dans le bras de fer qui l'a opposé aux généraux du Pentagone, Donald Rumsfeld a poursuivi une stratégie d'opération spéciale info-centrée en Irak en 2003. Cependant, il n'a pas empêché les soulèvements populaires et des troupes conventionnelles ont du être massivement déployées pour tenir le terrain. Surtout, au-delà des premières actions autonomes menées dans des milieux non permissifs ou à l'occasion de la capture de cibles à haute valeur ajoutée, les forces spéciales américaines ont rarement opéré

seules. De fait, leur coordination avec les unités conventionnelles est permanente. Elle est tout aussi importante avec les différents services, en particulier dans un contexte de centralisation renforcée du renseignement. Aujourd'hui, les forces spéciales semblent donc devoir se maintenir à la frontière des domaines politique et militaire.

**Enfin, l'impact des cultures nationales sur la nécessaire réactivité des forces spéciales reste de nature à limiter l'efficacité et les perspectives d'évolution de certaines d'entre elles.** Ainsi, afin d'éviter de faire face à un contrepouvoir potentiel fort, les Russes multiplient les unités et les chaînes hiérarchiques. La conséquence de cette situation est leur incapacité à se coordonner pour faire face au terrorisme de masse tel qu'il a été décliné à Beslan. Les Israéliens, confrontés au terrorisme depuis la création de l'Etat d'Israël, ont quant à eux développé une forte capacité de renseignement et d'intervention dans un contexte d'opération de police. Ils peinent à engager leurs forces spéciales dans des conflits de plus grande ampleur et l'échec de la campagne libanaise de 2006 a révélé leurs lacunes dans ce domaine. Les Américains, sûrs de leurs moyens, ont développé l'ensemble des capacités qui permettent de couvrir le spectre des opérations spéciales, au détriment des unités conventionnelles devenues le parent pauvre de la révolution des affaires militaires. Leurs certitudes les ont conduits à négliger d'autres aspects fondamentaux de la guerre comme la nécessité de tenir le terrain. La France, de son côté, craint la force militaire par tradition, dissocie sa défense de sa sécurité par culture et cherche une troisième voie dans tous les domaines par esprit d'indépendance. Le champ d'action de ses forces spéciales évolue dans ce contexte. La rédaction du livre blanc sur la défense et la sécurité devrait toutefois permettre de développer de nouvelles synergies interministérielles et interalliées, notamment dans le cadre de la lutte contre le terrorisme.

rielles et interalliées, notamment dans le cadre de la lutte contre le terrorisme.

En conclusion, cet ouvrage descriptif et bien documenté est agréable à lire. Il donne au néophyte une bonne vision de ce que sont aujourd'hui les forces spéciales et de leur processus d'émergence. Il rappelle au chef économe du sang de ses hommes tout l'intérêt de l'approche indirecte des conflits. Il pousse le passionné à analyser les différentes approches de ce qui pourrait à terme devenir, y compris en France, la quatrième composante des armées.



## LES LIGNES DANS L'ART DE LA GUERRE

### PRINCIPES ET CORROLAIRES DE LA GUERRE : L'ECOLE FRANCAISE

Par le LCL Xavier BARTHET

#### Des principes établis

L'action militaire repose sur **des principes fondamentaux**, appelés principes de la guerre, qui ont été énoncés en France au cours du XXème siècle notamment d'après les réflexions magistrales du maréchal Foch : la liberté d'action, la concentration des efforts et l'économie des forces.

**Ces principes se combinent sous deux types d'approches** : l'approche directe et l'approche indirecte. L'approche **directe** est un concept stratégique envisageant de **détruire** les forces combattantes de l'ennemi. L'approche **indirecte** recherche la victoire, quel qu'en soit le niveau, par **l'effondrement** plus que par la destruction de l'adversaire envisagé comme un **système** plus que comme une accumulation de forces. Ces principes s'appliquent en **phase de coercition** comme en **phase de stabilisation**.

#### Liberté d'action

**La liberté d'action** se définit dans le TTA 106 comme la possibilité pour un chef de **mettre en oeuvre à tout moment ses moyens** en vue d'atteindre, malgré l'ennemi, le **but** assigné. Ainsi, on définit un **principe de liberté d'action** qui est de pouvoir agir malgré l'adversaire et les diverses contraintes imposées par le milieu et les circonstances. La liberté d'action **repose sur la sûreté**, qui permet de se mettre à l'abri des surprises, la **prévision et l'anticipation** des événements et des actions adverses et la capacité de prendre l'**ascendant** et d'**imposer son rythme** à l'adversaire.

La liberté d'action se décline aussi en une capacité d'analyse et de **compréhension de la mission** dans sa lettre et dans son esprit, une organisation rigoureuse de la sauvegarde, une volonté de **décentralisation** des

responsabilités tactiques, une connaissance approfondie et surtout une **compréhension de l'adversaire et du milieu** et, enfin, une aptitude à créer la **surprise**.



#### **Souci de compréhension de la mission**

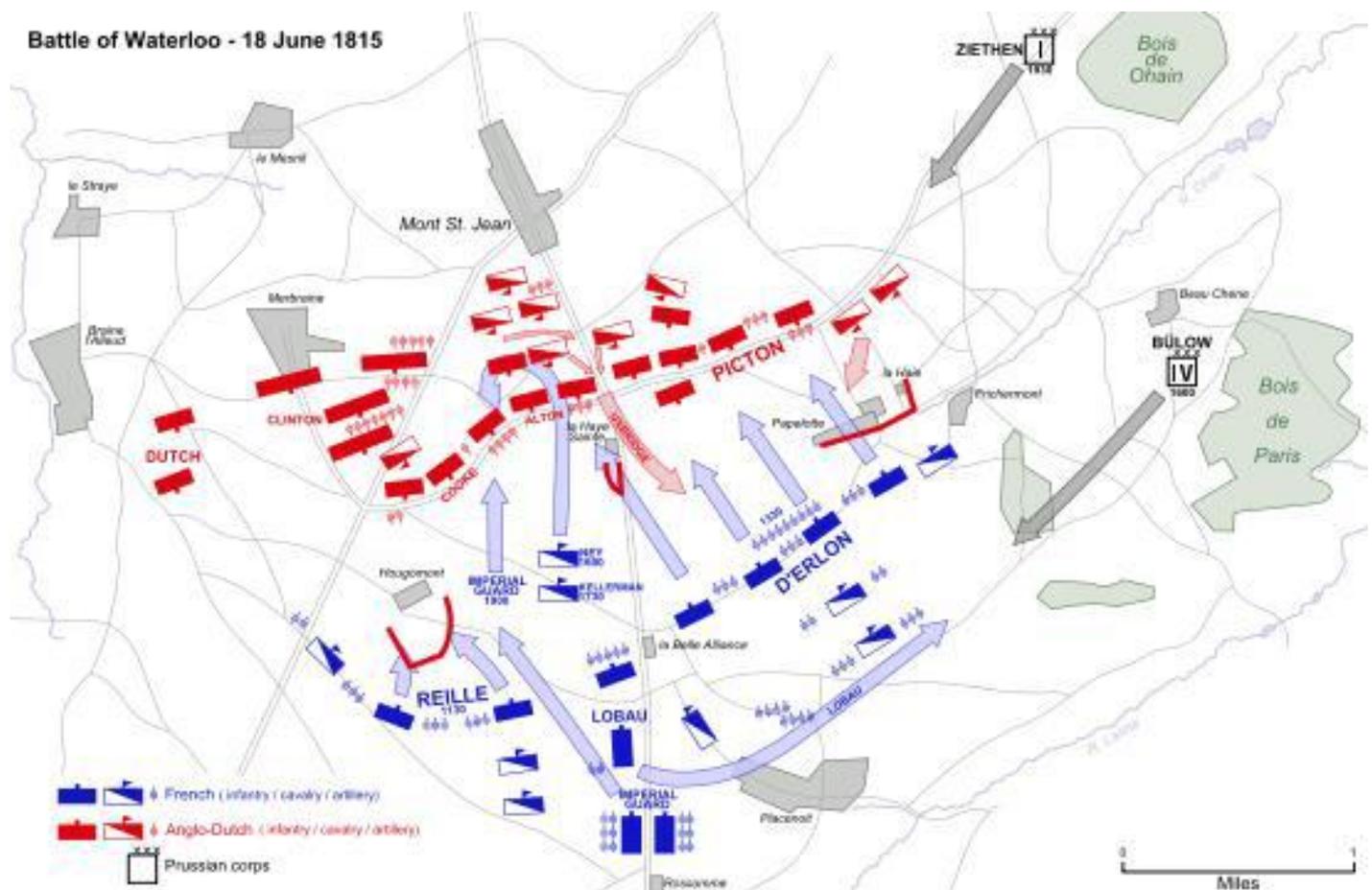
Il s'agit de bien intégrer **l'esprit de la mission** reçue, c'est-à-dire d'en bien comprendre l'esprit avant d'appliquer la lettre. Ainsi, l'analyse de la mission reçue commence par le fameux « **De quoi s'agit-il ?** » du maréchal Foch. Une mauvaise compréhension de la mission peut avoir des conséquences funestes sur la réalisation de l'effet majeur voulu par l'échelon supérieur. Ce souci de compréhension de la mission peut alors nécessiter des limites posées à la liberté d'action du subordonné pour éviter ce genre d'erreur.

Un contre-exemple historique fut la bataille de **Waterloo le 18 juin 1815** qui fut une défaite française due, entre autres, à une mauvaise exécution de la mission confiée à Grouchy. Grouchy, à la tête de 33.000 hommes, a reçu pour mission de poursuivre et d'éloigner les Prussiens du champ de bataille principal de Waterloo où Napoléon, avec 74.000 hommes, affrontera les 68.000 anglais de Wellington. Le 18 juin 1815 dès midi, les français ont attaqué sur l'aile droite anglaise puis au centre et ont subi de lourdes

Pertes et des contre-attaques sérieuses. La situation est très délicate. En milieu d'après-midi, les Prussiens de Blücher abordent le dispositif français sur son flanc droit à Plancenoit. Mais

Grouchy est introuvable, peut-être faute d'avoir bien interprété les ordres de l'Empereur. Engagé alors sur deux fronts distincts, Napoléon envoie la Jeune Garde contenir les Prussiens. En fin de journée, les français reculent sur l'ensemble du champ de bataille puis battent en retraite sur la route de Rossomme en perdant au total 29.000 hommes. Grouchy, averti sans doute trop tard de la tournure des événements qui se sont déroulés à moins de 20 km de ses positions, se replie en France avec ses 33.000 soldats. Cet exemple illustre la nécessité du souci de compréhension de la mission car il semble certain que si Grouchy avait contenu les Prussiens à l'écart ou s'il avait rejoint au moins Napoléon avant le recul de la Vieille Garde, le sort de la bataille aurait été tout différent avec un rapport de force ainsi rétabli. L'absence de Grouchy a fait perdre à Napoléon sa liberté d'action.

## Battle of Waterloo - 18 June 1815



### **Capacité d'organisation rigoureuse de la sûreté**

La sûreté conditionne la liberté d'action. Mais, d'une part, la sûreté n'est pas le but unique et d'autre part, elle ne se construit que dans l'instabilité car l'ennemi s'y oppose en permanence. Il faut donc ne retenir qu'un **seuil de sûreté suffisante**. Plusieurs éléments concourent à la sûreté : le renseignement, les mesures de coordination et le dispositif des forces. La sûreté **se conquiert**, elle constitue une sorte de combat préliminaire dont les effets doivent être ensuite entretenus en permanence quand la bataille principale est engagée. La sûreté sera détaillée plus loin dans la présentation des conditions opérationnelles.

### **Faculté de prévision et d'anticipation**

Il s'agit de diminuer au maximum les aléas du combat donc d'étudier les conditions de confrontation avec l'adversaire et les conséquences possibles car il y aura toujours interaction entre les forces amies et ennemies. L'étude de la manoeuvre future est alors l'objet de la **planifica-**

**tion** qui élabore un plan de manoeuvre et un plan de renseignement.

Ainsi la **préparation d'Austerlitz en 1805 fut un exemple de prévision et d'anticipation**. Napoléon prévoit et anticipe l'échec de sa proposition d'armistice par son émissaire Savary auprès de l'empereur russe Alexandre Ier : il fait simuler le repli d'environ 50.000 hommes non loin du maréchal Koutousof pour pousser les coalisés à la faute sur un terrain qu'il aura choisi et étudié à fond. En effet, il veut leur livrer une bataille décisive avant que l'Armée prussienne encore en Silésie ne rallie la Coalition. Les coalisés, misant sur l'indécision et les craintes – simulées - de Napoléon, refusent l'armistice et décident d'engager 90.000 hommes dans un combat qu'ils pensent très favorable. Ils décident de couper la route de Vienne à Napoléon, de le déborder dans sa fuite et de détruire son armée à partir de ses premiers corps de tête vers Telnitz. Napoléon fait alors rejoindre le 1er corps de Bernadotte et le 3ème corps de

Davout pour porter ses effectifs à 75.000 hommes, mais bien renseigné sur les manoeuvres ennemies, laisse les coalisés s'emparer du plateau de Pratzen le 1er décembre au soir. Napoléon a reconnu le terrain et a mûrement réfléchi sa bataille plusieurs jours avant. Ainsi, ses facultés de prévision et d'anticipation lui permettent de conserver sa liberté d'action pour mener au mieux la bataille du lendemain. Ce sera une victoire considérée comme la plus éclatante de Napoléon comme nous allons le voir.

### **Capacité de prendre l'ascendant et d'imposer son rythme à l'adversaire.**

Il s'agit de garder l'**initiative** par rapport à l'adversaire. Ceci implique de manoeuvrer avec **réactivité** et de savoir **saisir les opportunités**. Il est possible que l'ennemi fasse une faute, on peut aussi la solliciter de sa part en le poussant à la faute. Dans les deux cas, il faudra **exploiter** cette ouverture qui nous permet de prendre ou de maintenir l'ascendant sur l'adversaire et de lui imposer notre propre rythme.

Nos premières actions viseront donc le plus souvent à **lui ôter sa propre liberté d'action**.

La bataille d'**Austerlitz** est un **exemple de prise d'ascendant sur l'ennemi**. Le **2 décembre** à 8 heures, les coalisés attaquent l'aile droite des français au Sud-ouest du plateau en direction de Telnitz. Leur manoeuvre consiste à prendre les français en tenailles en commençant par vouloir les isoler de Vienne d'où arrive Davout. Napoléon se fait confirmer leur effort principal au Sud et les attire à cet endroit en donnant l'ordre de céder lente



ment du terrain. Pour dissocier l'ennemi, profitant des brumes de la vallée qui dissimule ses dispositions, il contre-attaque à l'aube le flanc des coalisés au centre du plateau avec le 2ème corps de Soult dès 8h30, tout en résistant sur les ailes avec Lannes, soutenu par la cavalerie de Murat au Nord et le renfort de Davout vers 9 heures au Sud. Vers 11 heures, les coalisés sont effectivement dissociés. Napoléon a rentré un coin dans le dispositif ennemi. A partir de 14 heures, l'artillerie française bombarde les étangs gelés de Satschan au Sud du plateau faisant ainsi périr noyés plusieurs milliers de russes en retraite. La débâcle austro-russe est alors inévitable. Lorsque se couche le fameux soleil d'Austerlitz, Le bilan est de 15.000 tués ou blessés, 25.000 prisonniers, 180 canons et 45 drapeaux coalisés pour 7.000 à 8.000 pertes (tués ou blessés) et quelques centaines de prisonniers français. Napoléon s'est ainsi montré un excellent tacticien qui, analysant parfaitement le terrain et la volonté adverse,



modifie son plan avec opportunité et obtient le succès incontestable. Il a alors pris l'ascendant sur son adversaire et lui a imposé son rythme, conservant ainsi sa liberté d'action.

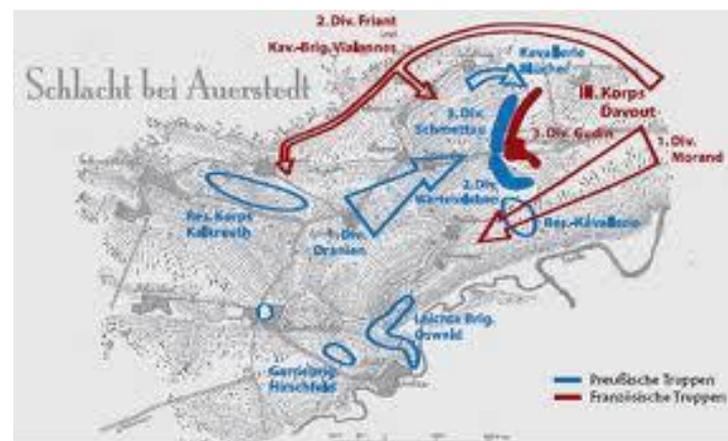
### **Volonté de décentralisation des responsabilités tactiques**

Le chef doit respecter le **principe de subsidiarité** et **savoir déléguer judicieusement**. Il permet ainsi à ses subordonnés d'utiliser leurs forces et leurs moyens avec la meilleure efficacité et selon l'emploi le plus approprié. Il évite de perdre du recul, du temps et de l'énergie à s'occuper de trop de détails. Il gagne à impliquer ses subordonnés dans la réalisation de la mission, à leur laisser toute la liberté d'action nécessaire pour se mettre dans les conditions optimales et, parfois, à leur inculquer le sens de la **prise de risque** raisonnée ou celui de l'initiative heureuse.

Ainsi, le succès final de la bataille d'Iéna est dû en grande partie à la réussite de la **bataille d'Auerstedt le 14 octobre 1806** où le maréchal Davout fit preuve d'**initiative** grâce à la liberté d'action qui lui a été accordée. Napoléon dispose de 97.000 hommes face aux 130.000 prussiens. Il fait marcher à l'ennemi plusieurs colonnes autonomes dont deux corps, commandés

par Davout et Bernadotte, chargés de couper les lignes de communications prussiennes au Nord. Davout, avec 27.000 hommes répartis en 3 divisions, attaque le corps prussien fort de 70.000 hommes avant même le début de la bataille d'Iéna à 20 km de là. Davout

ne peut compter sur Bernadotte qui n'a pas répondu favorablement à son appel. Davout, rivalisant de finesse et d'audace, se bat avec un rapport de force défavorable mais résiste, en formation en carrés, aux charges de cavalerie de Blücher. Gagnant ainsi du temps, Davout renforce ses ailes et utilise intelligemment son artillerie en se concentrant sur des points précis de l'ennemi. Devant cette résistance française déterminée, les prussiens se replient en bon ordre en fin de matinée du 14 octobre en attendant les renforts d'Iéna. Vers 12 heures, ce ne sont pas des renforts qui arrivent d'Iéna mais les troupes de Hohenlohe qui battent en retraite devant



Napoléon. Le moral ennemi en est atteint et le double repli prussien se transforme en véritable déroute. L'Empereur exploite alors la victoire en poursuivant l'ennemi dans la nuit. Le bilan est de 27.000 tués ou blessés et 25.000 prisonniers prussiens pour 12.000 tués ou blessés chez les français. 10.000 autres rescapés prussiens d'Iéna et d'Auerstedt seront écrasés par la

cavalerie de Murat à Erfurt le 16 octobre et 30.000 autres soldats prussiens se rendront dans les semaines suivantes. L'armée prussienne est anéantie. Ainsi, l'envoi de deux corps de troupe pour couper les arrières de l'ennemi vers l'Elbe en prévision de sa retraite et le choix judicieux de décentraliser une partie des responsabilités tactiques au maréchal Davout, excellent tacticien, a permis d'offrir à Napoléon une écrasante victoire définitive et sans appel.

Cette volonté de décentralisation des responsabilités tactiques est souvent le prélude à la capacité de prendre l'ascendant et d'imposer son rythme à l'adversaire. Sa limite en restant, bien sûr, le souci de la compréhension de la mission par ses subordonnés.

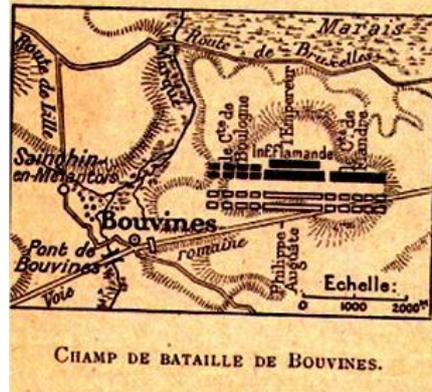
### **Connaissance réelle du milieu**

Les guerres comme les crises possèdent toutes un cadre géographique physique et humain particulier qu'il est nécessaire d'analyser et d'intégrer dans sa réflexion sur la manœuvre à choisir.

**Polyen**, dans ses *Stratagèmes*, évoque la **traversée des Alpes par César** : « César, entrant dans les Gaules, eut les Alpes à traverser. On lui apprit que les troupes des Barbares montagnards gardaient les passages. **Il étudia la nature et le climat**, et vit que du haut des montagnes il descendait en bas beaucoup de rivières, qui formaient des lacs d'une grande profondeur, desquels, à la pointe du jour, il s'élevait des brouillards fort épais. César prit ce temps pour faire faire le tour des montagnes à la moitié de ses troupes. Le brouillard en déroba la vue aux Barbares, qui ne firent aucun mouvement. Mais quand César se trouva sur la tête des ennemis, ses troupes jetèrent de grands cris. L'autre moitié de son armée, qui était en bas, répondit à ces cris par d'autres, et toutes les montagnes des environs en retentirent. Les Barbares furent épouvantés et prirent la fuite. Ce

fut ainsi que César traversa les Alpes sans combat. »

Une **véritable culture** géographique, historique, philosophique, sociale et politique est nécessaire. La Géopolitique est une science qui peut apporter un nombre conséquent de réponses à l'analyse des facteurs et au donc permettre le choix d'une stratégie et d'un mode d'action pertinents. Le renseignement « terrain – météorologie – population » doit être actualisé et exploité au mieux.



Un exemple historique d'une bonne utilisation du terrain et de son orientation au soleil fut la bataille de **Bouvines** le **27 juillet 1214**. Au **conseil de guerre français** à Tournai le 26 juillet 1214, Mathieu de Montmorency, futur Grand Connétable de France en 1218, **propose d'attirer les coalisés** (empereur d'Allemagne Othon IV, duc de Brabant, comte de Hollande et de Zélande, comte de Flandres, comte de Boulogne, comte de Salisbury...formant une armée d'environ **10.000 cavaliers et 50.000 fantassins**) **sur un terrain choisi d'avance**. Le lieu du combat est décidé au cours de la marche rétrograde des Français (que les coalisés interpréteront comme de la peur) sur un plateau à l'Est du petit village de Bouvines entre Tournai et le Sud de Lille. **Les Français**, environ **5.000 cavaliers et 20.000 fantassins**, soit deux à trois fois moins que les coalisés, **se rangent en bataille** sur un front de trois kilomètres **volontairement face au Nord**. Ils ont la rivière la Marque sur leur gauche avec,

comme seul point de franchissement, un pont qu'ils tiennent avec une troupe en réserve. Le plateau s'élève légèrement derrière eux. Vers les dix heures du matin du 27 juillet, les coalisés en poursuite des Français à marche forcée sont surpris de voir leur ennemi ainsi rangé en bataille alors qu'ils le croyaient en fuite. Ils se rangent à leur tour en position face aux Français mais ne bénéficient pas du choix du terrain, ni de l'orientation de l'affrontement. En effet, **les coalisés seront au plus fort de la bataille face à un soleil éblouissant au Sud, ce qui va gêner leurs manœuvres pendant les combats. Ils auront un champ ouvert à l'Est qu'utiliseront avec avantage les Français en plaçant d'emblée sur cette aile leurs meilleures forces. Les coalisés seront gênés aussi par le marais de Willems sur leurs arrières au Nord.** « Pour le conseiller du roi [frère Guérin] c'est à l'extrémité orientale du champ de bataille, c'est-à-dire à l'opposé de la rivière, que se jouera la décision. De ce côté, le champ est ouvert. Si l'un des belligérants s'y laisse dominer par l'autre, il sera bien près d'être tourné, acculé au rebord du plateau et entouré par le demi-cercle des marécages qui le cernent. Il s'agit donc pour l'aile gauche et le centre de tenir ferme pendant que l'aile droite multipliera les coups sur la gauche de l'ennemi [comme le fera le comte de Saint Pol avec des percées fulgurantes et des charges à revers des Flamands], puis l'ayant défait, se précipitera sur le flanc découvert du centre impérial. Aussi frère Guérin a réservé à la droite ses principales forces offensives, autrement dit la majeure partie de la chevalerie française. Et c'est là qu'en personne il ne cesse de se tenir »<sup>1</sup>. Voici une analyse et une utilisation du terrain très pertinentes. Après avoir placé sa confiance et son espoir en Dieu devant le front de ses

troupes, le roi de France, Philippe-Auguste les bénit avec sa main gantée de fer en s'élevant sur ses étriers. Le combat s'engage aussitôt à l'initiative des coalisés vociférants qui ont refusé auparavant la « trêve de Dieu » proposée par Philippe-Auguste; c'était un dimanche. Après des attaques et contre-attaques des deux côtés, le roi de France est un moment mis en sérieuse difficulté par des hommes déterminés d'avance à le tuer puis c'est l'empereur d'Allemagne qui est mis en fuite. Les saxons vont résister vaillamment au centre, même après l'abandon de leur chef. Mais ce sera les pertes de deux autres chefs, celles du comte de Salisbury pour les Anglais à l'aile Ouest et du comte de Flandres pour les Flamands sur l'aile Est, qui vont entraîner la déroute des coalisés. Le dernier à résister sera le comte de Boulogne mais son ultime carré sera réduit peu de temps après. C'est une victoire complète et le roi, plein de reconnaissance, rend hommage à Dieu.



### **Aptitude à créer la surprise**

Il s'agit de **maintenir l'adversaire dans l'incertitude**. En effet, le champ de bataille n'est pas devenu totalement transparent avec la mise en place de capteurs de plus en plus performants. Il existe toujours un « **brouillard de la guerre** » qui, s'il nous gêne, doit aussi **gêner l'ennemi**. La surprise peut également avoir un **effet moral décisif** sur l'adversaire. La surprise sera

détaillée plus loin dans les conditions opérationnelles.

### **Concentration des efforts**

Le principe de **concentration des efforts** se définit dans le TTA 106 comme l'**orientation dans l'espace et le temps des différentes actions et des effets des systèmes d'armes autour d'un but unique**.

Plusieurs penseurs militaires l'ont théorisé, beaucoup de praticiens l'ont appliqué. **Jomini**, en 1837, démontre par exemple qu'il existe un **principe fondamental**<sup>2</sup> de toutes les opérations de la guerre. Ce principe fondamental ressemble fort, en partie, au principe de concentration des efforts si l'on s'en tient plus à l'esprit qu'à la lettre en extrapolant la notion de masse à celle d'effort.

Le principe de **concentration des efforts** vise donc la combinaison, dans l'espace et dans le temps, des actions et des effets des systèmes de forces et d'armes disponibles en vue d'atteindre un **objectif précis**. Dans la plupart des cas, cet objectif sera un effet à atteindre sur l'adversaire, et non sur le terrain, pour que se concrétise le succès d'une opération. **La concentration des efforts ne signifie pas concentration des forces**. Les systèmes d'armes modernes associent la dispersion des vecteurs à la concentration et à la précision des effets.

### **L'organisation du commandement**

Le commandement est l'expression de la volonté du chef qui est à l'origine de la cohérence de l'action. Le commandement est donc le premier facteur de concentration des efforts et il doit être unique. L'**unicité du commandement** en est sa qualité première. Mais le commandement doit aussi avoir les qualités suivantes : **continuité, permanence, cohérence et subsidiarité**.

Un contre-exemple historique d'une bonne organisation est la faillite du commandement allié

lors de la bataille de la **Somme** en **1916**. Le commandement des opérations sur la Somme n'était pas unique mais partagé entre français et britanniques. En raison d'une mauvaise concentration des efforts, les forces commandées séparément n'ont pas atteint le but recherché. En effet, les deux interventions étaient juxtaposées dans l'espace, sans interaction, et les aléas ont décalé dans le temps ces deux interventions. L'unicité du commandement est donc une règle impérative.

### **La recherche de la supériorité**

La recherche de la supériorité passe par la **concentration de puissance**, résultat de la coordination des effets. Le fondement de la puissance d'un groupement de force pourrait répondre schématiquement à l'équation suivante : **Puissance = Nombre x Capacités x Volonté**. Le nombre concerne la force qui est en état de combattre. Les capacités sont celles des matériels (combinaison de leurs performances et de leur approvisionnement immédiat ou différé...) et des hommes (combinaison de la force de conception des chefs et de leur état-major, de l'instruction tactique et du niveau d'entraînement des forces, de l'esprit d'initiative développé à chaque échelon...). La volonté s'appuie sur le moral qu'il faut créer et entretenir.

La recherche de la supériorité serait donc une maîtrise et une optimisation de ces facteurs : nombre, capacités, volonté.

### **Le choix du point d'application**

La concentration des efforts se réalise sur un point d'application qu'il faut savoir choisir judicieusement. Ce point d'application pourra être le **centre de gravité** de l'ennemi ou un des **points décisifs** représentant une de ses vulnérabilités critiques.

En effet, le centre de gravité des forces ennemies, qu'il soit du niveau stratégique, opératif ou tactique, repose sur des **capacités fondamentales**. Ces capaci-

tés fondamentales ont elles même des **besoins fondamentaux** qui se traduisent par des **vulnérabilités critiques** à protéger par l'ennemi. Ces vulnérabilités critiques seront pour nous des points décisifs à détruire, neutraliser, fixer, saisir, tenir, interdire, isoler, influencer, modeler... selon une approche directe ou indirecte. « Escargot ennemi » (tactique, opératif ou stratégique) :

Plusieurs types d'objectifs peuvent devenir des points décisifs :  
 Une partie de l'adversaire principal ;  
 Une partie de l'adversaire immédiat ;  
 Une vulnérabilité principale ;  
 Un objectif terrain ;  
 Un objectif immatériel (population, médias, berceau historique...).

<b>Centre de gravité ennemi</b> ▶	<b>Capacités Essentielles</b> ▼
<b>Vulnérabilités critiques</b> ▲	<b>Exigences fondamentales</b> ◀

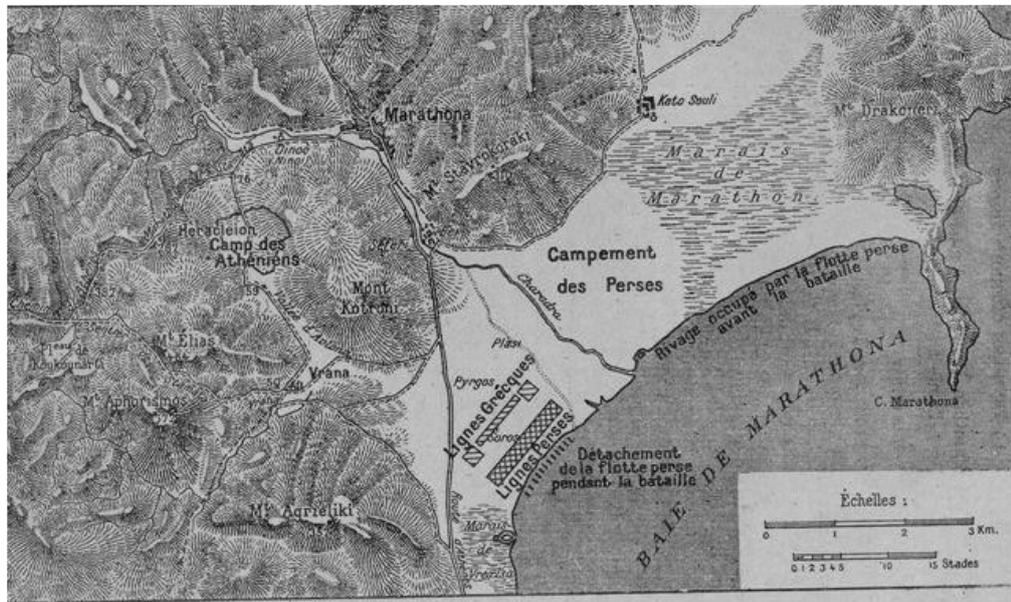
Pour atteindre le centre de gravité ennemi, il faudra atteindre successivement ou simultanément ses points décisifs selon différentes lignes d'opérations. Un des points décisifs ou le centre de gravité lui-même pourra être le point d'application où l'effort principal se portera.

Le choix du point d'application sera exprimé dans l'**effet majeur** de l'ordre d'opération ou de la conception de la manoeuvre (plan simplifié). Le meilleur point d'application est celui qui **fait basculer la volonté de l'adversaire**.

La bataille de **Marathon** en **490 avant Jésus-Christ** est un exemple historique avec une **application sur les ailes**. L'empereur perse achéménide Darius, probablement à la tête de 100.000 fantassins et de 10.000 cavaliers embarqués sur 600 navires, décide de punir Athènes et les cités voisines pour leur soutien à la rébellion des colonies grecques sur la côte de l'Asie Mineure. Les

Athéniens ne pourront aligner que 11.000 hommes face aux perses. Les Perses débarquent dans une large baie débouchant sur la plaine de Marathon à envi-

ainsi reconstituée de la cité, les Perses s'en retournent en Asie. Le choix de porter l'effort sur les ailes ennemies a permis aux Grecs de placer les perses en



Carte 1. — BATAILLE DE MARATHON (d'après Hauvette et Grundy).

ron 40 km d'Athènes. Renseigné sur les mouvements maritimes ennemis, Miltiade dispose ses troupes grecques sur les hauteurs de la plaine. Les deux armées s'observent ainsi plusieurs jours. Puis les Perses, craignant des renforts lacédémoniens, font embarquer une partie des troupes dont leur redoutable cavalerie pour attaquer simultanément Athènes tout en fixant Miltiade à Marathon. Le rapport de force devient alors moins défavorable entre les lourdes phalanges d'hoplites et les fantassins légers mèdes et perses dépourvus maintenant du soutien de leur cavalerie. **Miltiade prend alors l'initiative de renforcer ses ailes au détriment de son centre et attaque au pas de charge en enfonçant les ailes ennemies. Les Perses sont alors menacés d'encerclement et se débandent pour rejoindre leur flotte avant que leur retraite ne soit coupée.** Miltiade ne perd que 192 hommes en écrasant plusieurs milliers de perses sur le terrain. Renforcé par les lacédémoniens, il rejoindra Athènes à marche forcée pour devancer l'assaut des Perses. Devant la forte défense

position de vulnérabilité en les menaçant de ne pouvoir rejoindre leur flotte, une des capacités fondamentales pour les opérations de Darius contre Athènes. Miltiade, en très bon tacticien, a ainsi bien déterminé le point d'application le plus efficace de ses efforts, celui qui a fait basculer la volonté de l'adversaire.

**La coordination des effets**

La concentration des efforts passe par l'optimisation des capacités des systèmes d'armes, facteur de puissance. Il s'agit alors de coordonner leurs effets pour multiplier l'efficacité sur l'objectif choisi. La coordination entre les systèmes d'armes est favorisée par celle entre **le renseignement, le mouvement et le feu**. Plus généralement, la coordination des effets sera obtenue par la coordination entre les différentes fonctions opératives, ce qui souligne la nécessaire et systématique complémentarité **interarmes**, et selon le niveau, la complémentarité **interarmées**. Le ciblage est ainsi souvent complété par la destruction d'objectifs d'opportunité.

Le facteur qui lie toutes ces activités est le **temps** car il est in-

dispensable que les actions soient simultanées ou enchaînées avec précision, sans précipitation ni retard. De plus, le temps est un facteur important pour savoir coordonner nos propres séquences de combat par rapport au rythme de la manoeuvre ennemie en sachant au maximum **lui imposer notre rythme** (notre **tempo**), le bousculer, le faire culminer avant nous, lui casser son plan et

soient favorables ou défavorables. C'est le fameux « **Et si... ?** » des planificateurs qui prévoient les différents « *branch plan* » possibles et anticipent au maximum par la production d'ébauches d'ordres de conduite qu'ils intègrent dans le plan de manoeuvre et que la cellule réaction de l'état-major pourra utiliser en temps opportun. La vulnérabilité globale fait l'objet d'une analyse qui commence par

forces doivent garder une certaine dispersion ou dilution sur le terrain. Les mêmes dispositions sont également à adopter face au renseignement ennemi qui pourrait alors déduire notre intention d'un dispositif trop marqué.

La constitution d'une **réserve** est également l'une des réponses à la gestion de la vulnérabilité globale. La réserve permet en effet de pouvoir réagir. La notion de réserve sera détaillée dans la présentation des conditions opérationnelles.

Un contre-exemple historique fut celui de la bataille de **Waterloo** en **1815**. A Waterloo, Napoléon a peut-être commis une triple erreur concernant la gestion de la vulnérabilité globale, offrant ainsi principalement **trois vulnérabilités critiques françaises** aux coalisés. La première, **d'ordre stratégique**, est la sous-estimation de la détermination des coalisés à en finir militairement avec lui. Ainsi, Napoléon mène la guerre en étant dépourvu d'une quelconque alliance avec un autre pays alors qu'il en disposait encore en 1812, à l'apogée de sa puissance. La seconde, **d'ordre opératif**, est de mener la campagne avec des subordonnés de moindre qualité. Napoléon a radié des maréchaux d'expériences (Augereau, Balthazar, Marmont et Victor) et s'est entouré de généraux moins expérimentés voire médiocres tacticiens. Il a laissé Davout au ministère de la Guerre, a perdu Bernadotte passé à l'ennemi et Murat dans son royaume napolitain. Déjà, Grouchy et Vandamme avaient échoué à écraser les Prussiens et les Britanniques près de Charleroi puis à Ligny avant la bataille de Waterloo. La troisième, **d'ordre tactique**, est l'attaque trop téméraire en terrain détrempe avec des troupes trop exposées au tir nourri des Britanniques de Wellington solidement retranchés sur le plateau du Mont-St-Jean, avec un renfort trop tardif de la Vieille



mieux, sa volonté. La coordination des effets doit donc prendre en compte le facteur temps et l'utiliser au mieux pour le succès de la manoeuvre.

### **La gestion de la vulnérabilité globale**

La guerre implique une **prise de risque** qui est accentuée, lors de la concentration des efforts, dans les zones laissées plus vulnérables. Il faut donc **savoir évaluer ce risque pour le minimiser**. C'est le rôle, entre autre, de la **planification de manoeuvre** qui permet d'anticiper les évolutions de la situation, qu'elles

la détermination de notre **centre de gravité ami** (notre source de puissance), de nos capacités fondamentales qui lui donnent sa puissance, de nos besoins fondamentaux qui le font vivre et de nos vulnérabilités critiques à protéger impérativement selon la description de « l'escargot Ami » (tactique, opératif ou stratégique).

Ainsi, la concentration des efforts ne peut plus se traduire de nos jours par une concentration des forces. En effet, du fait des moyens directs ou indirects de frappe par l'adversaire, nos



ordres supérieurs, de secourir Metz. A Sedan, Mac-Mahon blessé, le général Ducrot donne l'ordre de repli vers le plateau d'Illy. Arrivé de Paris, le général de Wimpffen donnera aussitôt le contrordre de passage en force à Bazeilles. L'échec français sera cuisant et l'Empereur capitule le 2 septembre à 11 heures, avec 83.000 hommes qui s'ajoutent aux 17.000 tués ou blessés et 21.000 prisonniers pour la bataille de Sedan. Le 27 octobre, l'armée de Bazaine capitule à Metz. L'expression claire du choix de l'objectif majeur semble avoir réellement manqué pendant toute cette phase de la guerre depuis la déclaration de guerre jusqu'à la capitulation de Sedan, que ce soit au niveau stratégique ou opératif. Au niveau tactique à Sedan, la discontinuité des ordres a desservi la poursuite d'un objectif assigné et a ajouté en confusion. Ce que les Prussiens ont exploité.

### ***L'affectation raisonnée des forces à des ensembles tactiques***

La **modularité** est un instrument de l'économie des forces et le choix actuel de l'Armée de Terre de mener une vraie manoeuvre interarmes à travers la constitution de Groupement tactique InterArmes (GTIA) et de brigades InterArmes (BIA) selon la mission à accomplir est l'illustration de cette **génération de forces**. Les « *Combat command* » britanniques de la seconde guerre mondiale en sont un exemple.

**Trois grandes masses peuvent être ainsi constituées** en ensembles tactiques : les forces destinées à la garantie de la liberté d'action, les forces destinées à l'action principale et les forces constituant l'élément réservé.

**L'articulation des forces** est la deuxième étape à réaliser dans le cadre de l'application du principe d'économie des forces. La **gestion des espaces occupés par les forces amies** est le troi-

sième aspect à prendre en compte pour éviter une paralysie réciproque.

### ***L'application optimale et coordonnée des forces***

**Cinq règles** peuvent être retenues pour engager les forces dans des conditions optimales :

- Eviter les redondances ;
- Rechercher en permanence le rapport de force favorable ;
- Assurer le suivi du potentiel ;
- Eviter l'usure prématurée ;
- Avoir une certaine réversibilité de l'action.

### ***L'organisation d'un soutien dynamique***

Le **Soutien** doit être **conçu en même temps que la manoeuvre** pour participer à une bonne économie des forces selon une **judicieuse dépense**. Le soutien doit être **bien dimensionné** et avoir **l'homme pour premier objet**. Ce soutien doit aussi permettre de disposer du **meilleur potentiel pour le moment crucial de l'action**, à savoir le moment où nos forces vont culminer après avoir fait culminer l'ennemi, le moment où nos forces vont réaliser notre effet majeur.

**En conclusion sur les trois principes de la guerre**, on peut dire que **ces principes sont interdépendants**. C'est de leur **judicieuse combinaison, adaptée** aux circonstances particulières de chaque opération, que dépendra le succès. Appliqués séparément et sans discernement, ils peuvent devenir source d'échec.

Une concentration des efforts traduite abusivement en concentration des forces, restreint de facto la liberté d'action d'une force et accroît, au contraire, celle de la force adverse. Un souci excessif d'économie des forces au détriment de la concentration des efforts peut interdire toute obtention de la décision sur l'adversaire. Utilisés

avec discernement, ils sont complémentaires. L'économie des forces facilite la concentration des efforts ; la liberté d'action autorise l'économie des forces et la concentration des efforts. Seule la concentration des efforts permet une réelle économie des forces.

L'Armée de terre française a défini trois principes de la guerre, celle des Etats-Unis d'Amérique neuf, l'armée britannique dix et l'amiral Labouerie deux que l'on peut comparer dans le tableau suivant :

Principes britanniques	Principes américains	Principes français	Principes Amiral Labouerie
Maintien du but		Liberté d'action	Incertitude
Sécurité	Sûreté		
Souplesse	Surprise		
Action offensive	Supériorité de l'offensive		

Conservation du moral	Unité de commandement	Concentration des efforts	« Foudroyance »
Concentration des forces	Masse		
Coopération	Manceuvre		
Choix du but	But à atteindre	Economie des forces	
Economie des efforts	Economie des forces		
Administration	Simplicité		

Ainsi, chaque armée a son propre langage selon sa culture, son passé, ses expériences militaires et sa conception intellectuelle des choses. Ce langage propre à chacun ne se résume pas à quelques principes mais est aussi décliné avec des conditions de réussite politique et opérationnelle.

### **Des conditions opérationnelles**

On pourra distinguer **quatre conditions opérationnelles** qui doivent accompagner l'application des principes de la guerre : **la sûreté, la surprise, la réserve et les forces morales** dans un ordre d'utilisation au cours de la conduite d'une guerre depuis les préparatifs jusqu'au coeur de l'action. Ce sont comme quatre mots-clés, quatre « pense-bête » qui permettent de ne pas oublier ce qui peut permettre de mener au mieux une guerre. Ces conditions ont leur part du niveau stratégique au niveau tactique et ont une **prédominance dans les « parties basses » de la guerre.**

### **Sûreté**

#### **Sûreté et sûreté tactique**

La **sûreté** est définie dans le TTA 106 comme l'ensemble cohérent de mesures défensives mises sur pied et appliquées à

tous les échelons du commandement dans le but d'obtenir et de maintenir la sécurité. La **sûreté** est également définie dans le TTA 106 comme l'ensemble de mesures, en opérations, visant à **priver l'ennemi de renseignements et assurer la liberté d'action** d'une force, la **prévenir d'une rencontre inopinée** et la **protéger d'une attaque** ; c'est ce que l'on appelle la **sûreté tactique.**

L'action de la force ne peut se dérouler qu'en s'adossant à un **système de sûreté et de sauvegarde d'autant plus important que le dispositif de la force est lacunaire.** Les intervalles doivent être au moins surveillés et si possible contrôlés.

#### **Sauvegarde**

Les **mesures** de sauvegarde sont **permanentes**, depuis la préparation de la mission, qu'elle soit offensive, défensive ou en phase de stabilisation, jusqu'à son achèvement. Le système de sauvegarde doit posséder les trois **capacités de détection, d'identification et d'intervention.** L'homme est au coeur de la sauvegarde. Son action est complétée par des capteurs de toute nature.

**L'opération française « Licorne » en Côte d'Ivoire en**

**2003-2010** a bien illustré la nécessaire prise en compte de la sauvegarde dans un pays immense, au regard du volume de troupes engagées, où apparaît la notion d'espace lacunaire. En effet, des forces comptées restent très éloignées les unes des autres. Depuis la protection des postes jusqu'aux convois logistiques, la sauvegarde doit être en permanence présente à l'esprit. **L'opération en Afghanistan** dans la même décennie rencontre les mêmes exigences en matière de sauvegarde.

#### **Sûreté sur les arrières ou dans les intervalles**

La sûreté sur les arrières est nécessaire pour la **Logistique.** En effet, un général avisé cherchera à couper les lignes de communications de l'adversaire si celle-ci sont vulnérables. Les avantages sont certains comme Napoléon l'a montré lors de sa campagne de France de 1814. Jomini et Liddel Hart ont également insisté sur la **vulnérabilité d'une force qui ne protège pas ses lignes de communications.**

Les **combats entre la VIII<sup>e</sup> Armée et l'Afrikakorps** ou la **Guerre éclair** en 1940 illustrent la problématique des **lignes de**

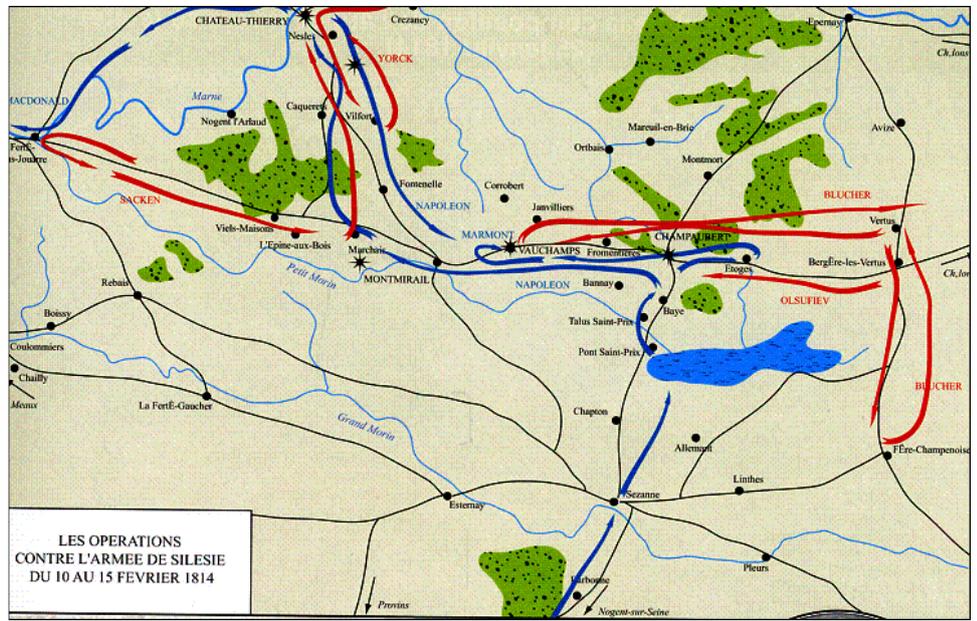
**communications** et la nécessité de réaliser la sûreté sur ses arrières ou dans ses intervalles. Les opérations en **Côte d'Ivoire** ou en **Afghanistan** montrent que la **protection des convois** logistiques est une nécessité vitale en zone d'insécurité.

Le général Hubert Camon, dans *La guerre napoléonienne – Les systèmes d'opérations, théorie et technique*, décrit la **Campagne de France en 1814** comme une manœuvre en position centrale coupant les lignes de communication



**ennemies.** La campagne de France de 1814 illustre la manœuvre de Napoléon en position centrale lui permettant de gagner un certain nombre de victoires par des batailles remportées grâce à la rapidité de mouvement de ses corps d'armée interceptant les lignes de communication ennemie et les poussant à se replier.

Au centre du théâtre d'opérations, l'armée de Silésie, forte de 130.000 hommes sous Blücher, progresse par la vallée

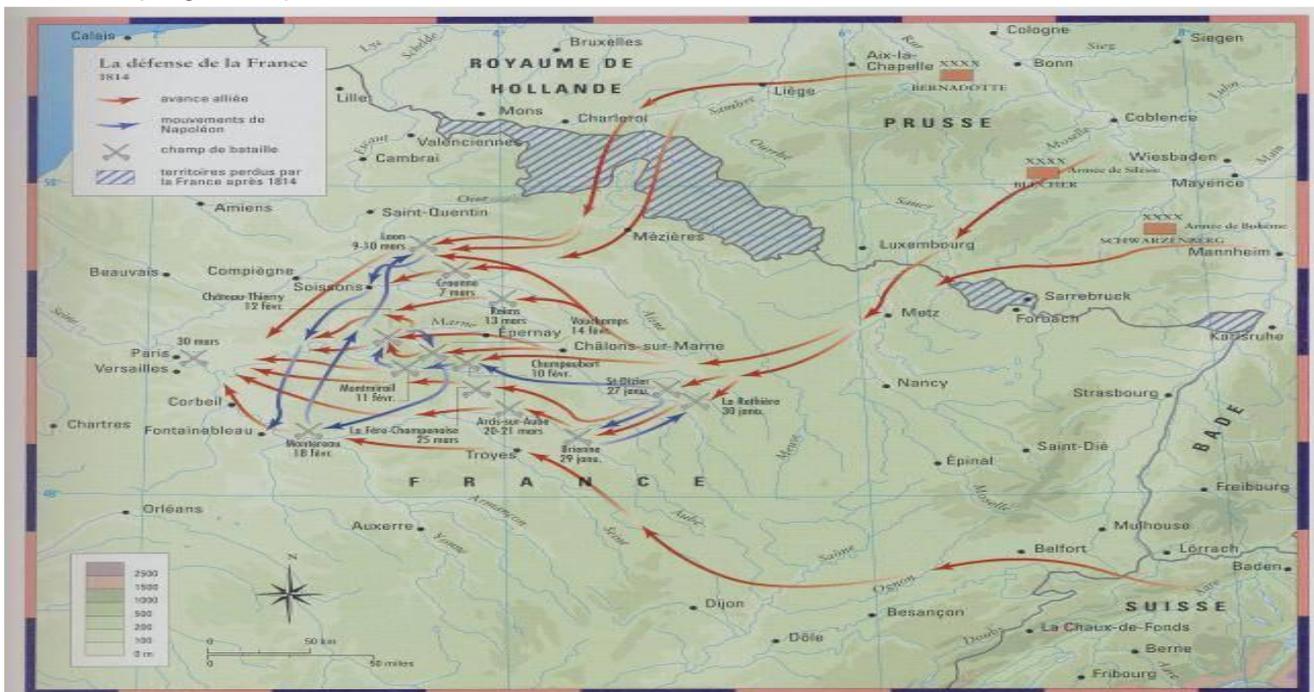


de la Marne et plus au Sud à deux journées de marche, l'armée de Bohême, forte de 180.000 hommes sous Schwarzenberg, progresse par les vallées de l'Aube et de la Seine. Inférieur en force à ses adversaires qui disposent en outre de 45.000 hommes plus au Nord, lié à Paris qu'il lui faut couvrir à tout prix, c'est à des manœuvres sur positions centrales que Napoléon recourt comme en 1796 lorsqu'il était à Mantoue. Napoléon dispose de 90.000 hommes pour ce théâtre mais n'en réunira que 60.000 hommes au maximum sur un des champs de bataille (Brienne). Napoléon aura sa ligne de communication en zone centrale entre Paris et son centre d'opérations qu'il déplace-

ra suivant ses manœuvres de Châlons à Arcis, à Sézanne, à Nogent et à Provins. C'est par cette zone centrale qu'il s'efforcera de séparer l'armée de Silésie de l'armée de Bohême. Ce point obtenu, tandis qu'un de ses lieutenants, se servant de l'un de ces cours d'eau comme ligne de défense, contiendra avec de faibles effectifs une des armées adverses, Napoléon portera son gros contre l'autre armée. Il emploiera alors contre l'armée qu'il tient sous sa griffe sa manœuvre favorite : sans livrer de bataille rangée, accabler cette armée dans le flagrant délit d'un passage de cours d'eau ou d'une marche en retraite.

Ainsi, du 23 janvier au 28 mars 1814, les manœuvres sur position

centrale, dans lesquelles Napoléon a déployé tout son génie, lui ont permis de tenir tête pendant trois mois aux assauts répétés d'ennemis d'un effectif infiniment supérieur.



## Surprise

### Ce qu'est la surprise

Un exemple historique, celui de Xénophon et la retraite des 10.000, relatée dans l'*Anabase*, nous donnera une idée de ce qu'est la surprise. Ici, il s'agira d'une surprise par la distraction et la ruse.

avant Jésus-Christ. Xénophon privilégia la surprise en se dérobant souvent en terrain montagneux, préférant des efforts physiques extrêmes aux batailles rangées. Il réussit à sauver l'expédition à force de ruses, de patience et d'endurance jouant sur la psychologie de



moins d'opposition et vinrent ensuite protéger le passage de leurs camarades. »

**Alexandre Le Grand** usa des mêmes ruses pour surprendre les troupes du roi indien Porus lors des franchissements de l'Indus et de l'Hydaspe (326 avant NSJC).

La surprise vise à influencer l'intelligence et la capacité à raisonner de l'ennemi. Liddell Hart évoque la distraction, Ardant du Picq la peur dans « Etudes sur le combat » et Sun Tsu la ruse. Il n'y a donc pas une surprise mais des

surprises qui, successives ou coordonnées, concourent à l'acquisition ou au maintien de notre liberté d'action.

**La 1ère campagne d'Italie en novembre 1796** est un exemple historique de la surprise.



La surprise vise à créer ou à recréer un différentiel, une certaine forme de **dissymétrie pour l'emporter**. Ces dissymétries peuvent être générées ou créées. **Les quatre types de surprise**  
La surprise peut être l'introduction d'une innovation

### THE PERSIAN EMPIRE

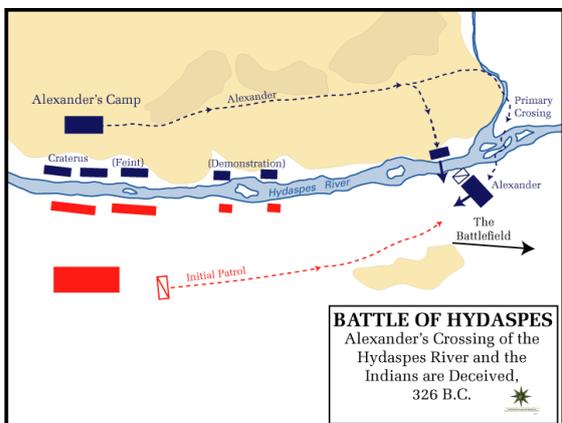
490 B.C.  
SCALE OF MILES  
0 100 200 300 400

#### KEY

Limits of the Persian Empire ———  
Route of Xenophon and the 10,000 - - - -

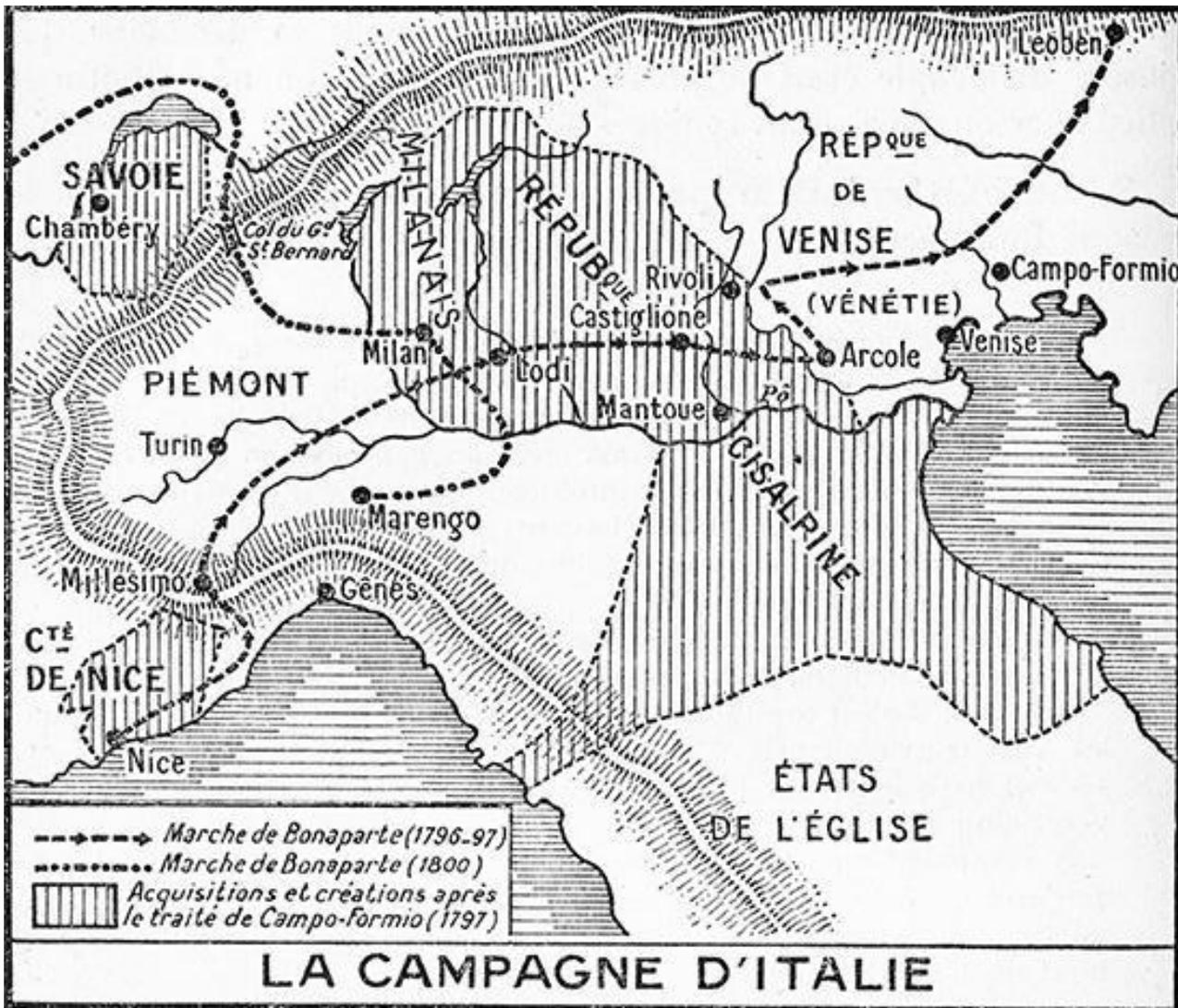
Xénophon, grand tacticien, général grec et meneur d'hommes, se retrouve à la tête d'une armée démoralisée qui doit battre en

l'adversaire du moment. **Frontin**, dans ses *Stratagèmes*, nous donne l'exemple de la traversée d'un fleuve en cherchant deux points de passage face aux troupes arméniennes. « Xénophon, repoussé de celui du bas, gagna celui du haut ; également chassé sur ce point par l'arrivée de l'ennemi, il revint au gué inférieur, en ordonnant toutefois à une partie de ses hommes de rester en arrière et de traverser par le gué du haut dès que les Arméniens seraient revenus protéger le gué du bas. Les Arméniens, croyant que l'intégralité des soldats de Xénophon reviendrait au gué inférieur, se laissèrent abuser et ne prirent pas garde à ceux qui restaient en arrière ; ces derniers traversèrent le gué sans rencontrer la



**BATTLE OF HYDASPES**  
Alexander's Crossing of the Hydaspes River and the Indians are Deceived, 326 B.C.

retraite de Babylone vers la Grèce sur plus de 2.500 km en territoire hostile à travers la Mésopotamie et l'Anatolie, de l'Euphrate jusqu'aux rivages du Pont-Euxin, sous la pression permanente de l'armée arménienne pendant huit mois en **401**

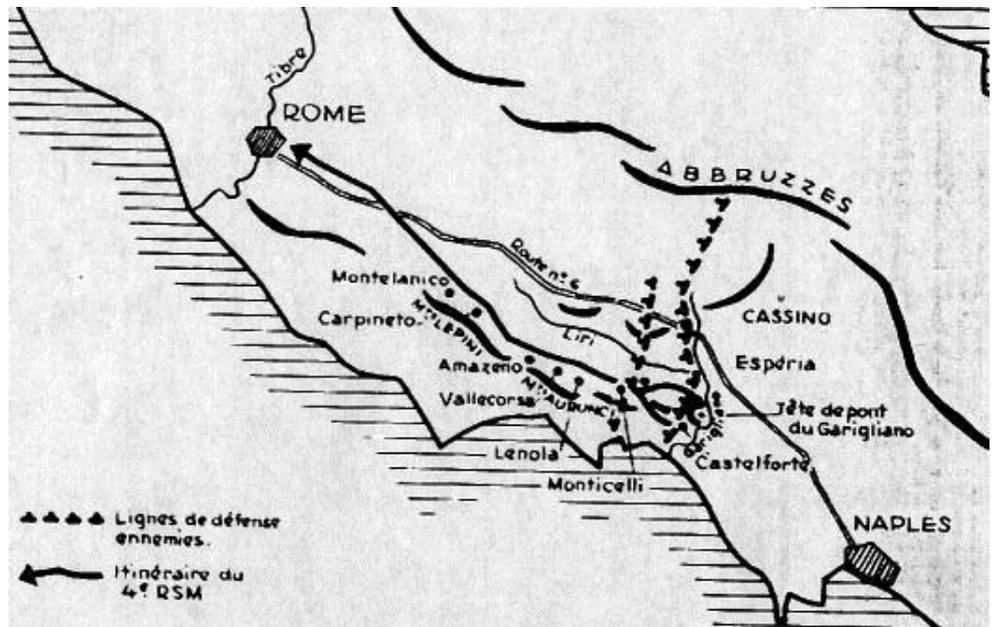


La surprise peut être organique, soit une surprise réalisée par la constitution tenue secrète de formations réservées ou par une structure nouvelle par rapport à l'organisation ou l'articulation habituelle. Le trinôme allemand Chars - avion - radio lors de l'offensive de 1940 donna une formidable puissance réactive à l'armée allemande, ce qui s'est traduit par une guerre «

dans un domaine particulier : méthode, structure, matériel, culture (kamikazes), etc.



La surprise peut être technique, c'est-à-dire une surprise réalisée par l'emploi d'engins de combat, d'armes nouvelles, soit dès le début de la guerre, soit au cours des opérations. La bataille d'Ypres 1915 en est un exemple historique lors de l'utilisation des gaz de combat.



éclair » (Blitzkrieg). La surprise peut être tactique et sera réalisée par l'application de procédés tactiques que l'adversaire n'imagine pas. Des exemples historiques en sont les batailles de Carrhes, en juin 53 avant Jésus-Christ, ou de Garigliano en 1943 en Italie

où le **Maréchal Juin s'illustra avec ses Goumiers.**



**La Surprise peut être enfin stratégique et pourra être permise par la mauvaise appréciation de l'adversaire**

**(surprise en négatif) qui a fait de faux présupposés, comme par exemple en Belgique en 1914 ou dans les Ardennes en 1940.**

### **Manoeuvre de déception**

**La déception**, selon le TTA 106, est une mesure visant à **induire l'ennemi en erreur**, grâce à des truquages, des déformations de la réalité, ou des falsifications, en vue de **l'inciter à réagir d'une manière préjudiciable à ses propres intérêts**. La déception comprend la simulation, la dissimulation et l'intoxication.

La bataille de **Wagram en 1809** ou la déception par une fausse manoeuvre de débarquement américain par les marines sur les plages de l'Irak lors de la **guerre du golfe en 1991** en sont des exemples.

La déception, traditionnellement intégrée à la manoeuvre d'ensemble, peut être plus difficile à

réaliser du fait de la technologie et des moyens modernes d'acquisition du renseignement mais aussi, être soit aidée, soit gênée par une plus grande dispersion géographique des forces. Elle repose d'une part sur une **parfaite connaissance de l'adversaire** et, d'autre part, sur **l'intelligence de sa mise en oeuvre**. Les trois **modes d'action** sont la **simulation**, la **dissimulation** et l'**intoxication**.

### **Simulation :**

**La simulation** est ainsi, selon le TTA 106, une composante de la déception (**mesures actives**) ayant pour effet de **tromper l'adversaire sur les intentions et les possibilités amies** en lui faisant acquérir de fausses informations. La simulation consiste à **donner à l'ennemi une fausse image de notre réalité**.

Un exemple historique fut **l'Opération Fortitude lors de la 2ème Guerre Mondiale en 1944**. Dans le cadre de la préparation du débarquement en Normandie, les alliés ont mené une opération de déception en simulant la montée en puissance d'un groupe d'armée fictif (le 1st US Army Group de Patton) dans le Sud-Est de l'Angleterre. Ainsi, depuis l'animation des réseaux radio jusqu'à la mise en place de chars, d'avions ou de

l'opération principale de débarquement ait lieu dans le pas de Calais. L'opération « Fortitude » a permis de fixer au moins 2 panzer divisions et 5 field divisions face au Pas de Calais. Le rapport de force pour l'opération « Overlord » fut alors favorable aux alliés en Normandie :

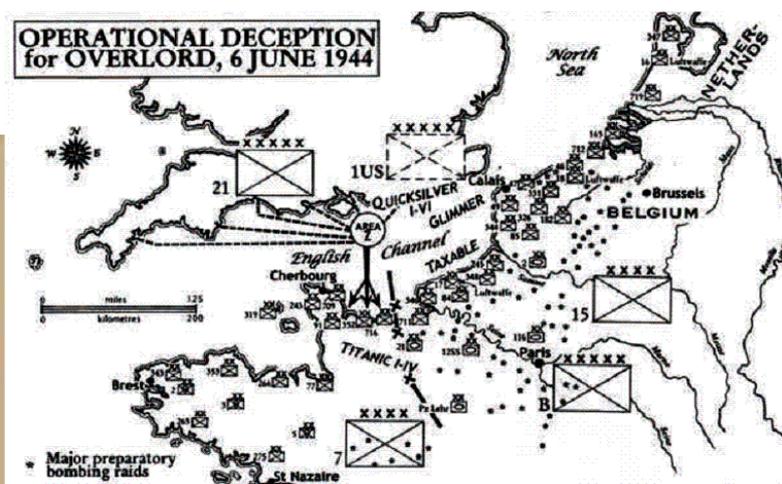
- J : 10 Div alliées / 4 Div All ;
- J+3 : 13 Div alliées / 10 Div All ;
- J+10 : 18 Div alliées / 18 Div All ;



La perception de l'ordre de bataille allié par le FHW (PC allemand du Haut-commandement Ouest du Général Von Rundstedt) le 6 juin soir était :

- 10 à 12 divisions alliées participant aux opérations ;
- 20 prêtes à y prendre part ;
- 30 à 37 inemployées (Groupe d'armée fictif de Patton).

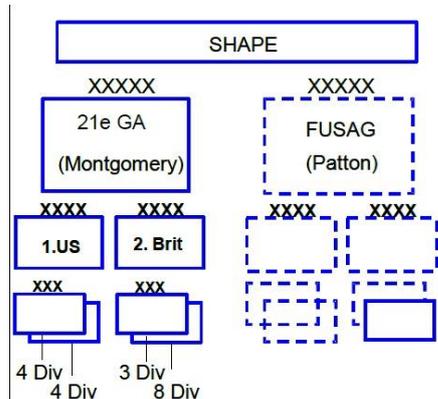
« Aucune des unités composant le 1er groupe d'armées américain [...] n'a encore été utilisée [...] Il faut en conclure que les plans de l'ennemi comportent



canons gonflables dans le Sud-Est de l'Angleterre, tout a été fait pour que les Allemands soient convaincus que

une nouvelle opération de grande envergure dans le secteur de la Manche, opération qui pourrait bien être dirigée vers le secteur côtier situé dans la région centrale du Pas de Calais ». La préparation aérienne alliée a participé à la simulation : les bombardements stratégiques ont

été effectués majoritairement au N-E de la Seine.



### Dissimulation :

La dissimulation est, suivant le TTA 106, une composante de la déception (mesures passives) ayant pour effet de soustraire les forces amies et leurs mouvements aux investigations de l'adversaire. La dissimulation vise à masquer nos intentions.

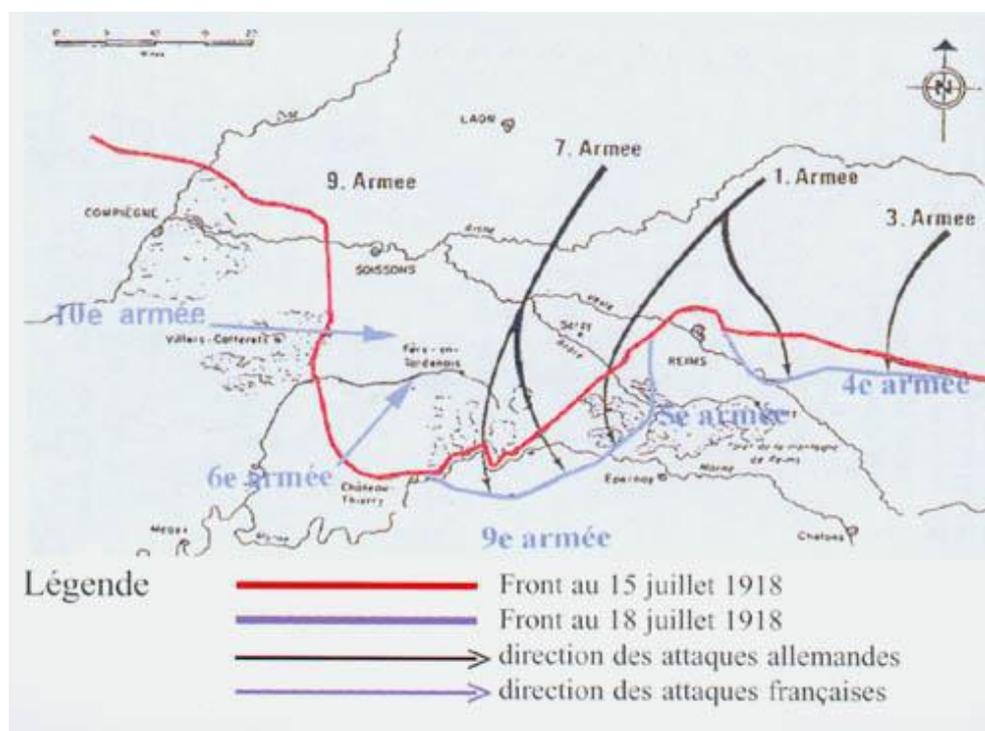
### Intoxication :

Selon le TTA 106, l'**intoxication** est l'action de **répandre de fausses informations** pour tromper l'adversaire. L'intoxication est un procédé qui relève de la déception.

### Réserve

Une **Réserve tactique** est, d'après le TTA 106, un élément de manoeuvre tenu à la disposition du commandement lui **permettant d'influer sur** le déroulement du combat.

Plus la situation est complexe et plus le besoin d'une réserve, polyvalente et toujours disponible, est fondamental. Cette **réserve tactique est constituée d'éléments interarmes prélevés**, par exemple dans les groupements tactiques interarmes (GTIA) pour une brigade, ou fourni en renforcement par l'échelon supérieur. La réserve est **constituée au niveau N-2**. Par exemple une compagnie au niveau Brigade, une section au niveau Régiment. La réserve, qui dispose de l'ensemble des moyens de commandement nécessaires à son action (personnel et équipement), **agit aux ordres d'un chef désigné** dès sa mise sur pied. Elle constitue



un élément organique de la force (EOF). A ce titre, elle est directement employée par le poste de commandement (PC) de la force qui coordonne son action au travers d'une cellule dédiée. Si son intervention s'effectue, en tout ou partie, dans la zone d'action d'un groupement, elle peut être placée sous contrôle tactique (TACON) du commandant de ce dernier.

Elle est **adaptée à la situation**, à l'ennemi, au théâtre et à la mission. Distincte des unités en soutien de l'action principale, la réserve **permet de saisir et d'exploiter une occasion particulière** pour frapper un des points décisifs ennemis ou faire face à un brusque changement de situation remettant en cause la cohérence du dispositif de la force. Cette **réserve est modulable** en cours d'action en fonction du rôle qui lui est dévolu. Des transferts sont alors éventuellement nécessaires entre ce module et les autres unités.

En tout état de cause, la permanence d'une réserve est garantie. Son engagement donne lieu à la **reconstitution immédiate** d'une nouvelle réserve, destinée à jouer le même rôle que la réserve initiale, sans remettre en cause la cohérence et l'efficacité du dispositif de la force. Si elle

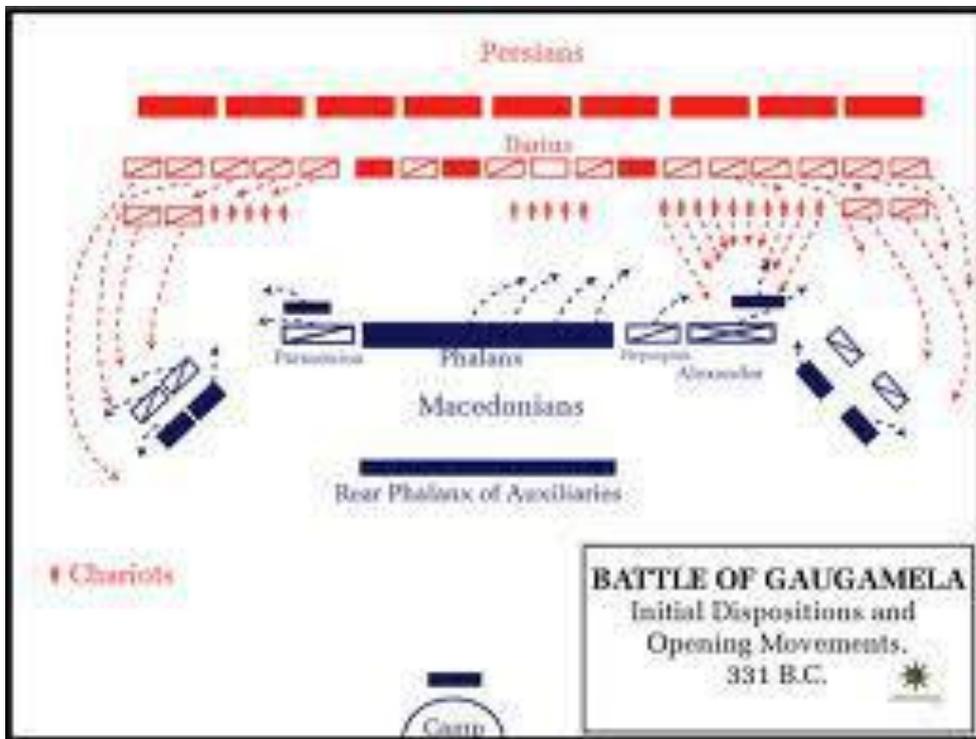
est appelée à intervenir au profit du maintien de la cohérence du dispositif de la force, la réserve soulage d'autant les unités déjà engagées, notamment celles en second échelon, qui peuvent alors fournir les éléments nécessaires à sa reconstitution. En revanche, si elle intervient dans le cadre d'une mission sans lien direct avec la réalisation immédiate de l'effet majeur en cours, cela implique que la force maîtrise la situation et qu'elle est en mesure en conséquence, sans risque, de la recréer ou de bénéficier de renforts.

L'échec de l'**offensive allemande du 18 juillet 1918 en France**, contre laquelle Foch a utilisé une réserve créée avec la 10ème armée dans la forêt de Compiègne, en est une des illustrations historiques (seconde bataille de la Marne).



### Volonté et forces morales

L'histoire des guerres offre toutes les preuves du rôle des facteurs moraux dans les victoires et les défaites. Les forces



morales jouent un rôle aux niveaux les plus élevés de la hiérarchie. Ainsi, du 15 août au 5 septembre 1914, quand toutes les offensives françaises échouent, quand le pays est envahi « de la Somme aux Vosges », le général Joffre conserve une parfaite maîtrise de lui-même, rassemble les volontés, oblige ses subordonnés et les états-majors à travailler avec méthode et réorganise son dispositif en faisant comprendre à tous l'enjeu de la bataille. De même, ces forces sont également indispensables aux plus petits niveaux. Par exemple, rien ne se serait fait, en septembre 1914 si les soldats français n'étaient pas retournés au combat, avec un moral de vainqueurs, derrière leurs lieutenants et leurs adjoints. La **bataille de la Marne en 1914**, par le sursaut de forces morales qui s'est manifesté chez les soldats français affaiblis physiquement et moralement depuis plusieurs jours, a surpris littéralement les allemands qui s'attendaient à concrétiser leurs victoires.

#### **But à atteindre**

« V=V : Victoire = Volonté » et Foch ajoutait : « **sachez ce que vous voulez et faites-le** ».

Tout commence en effet par la connaissance du **BUT à AT-**

**TEINDRE** et par l'adhésion de tous à cet objectif qui, dans les ordres, doit être exprimé clairement pour que tous agissent et fassent agir en fonction de ce but (Etat final recherché, Effet majeur).

C'est aussi cette **adhésion à un but commun, cet idéal partagé** qui créent la confiance et la solidarité entre tous les niveaux de la hiérarchie et conduit à accepter de risquer sa vie. Cela a été le cas pour les Crisétos mais aussi pour les Vendéens qui ont placé haut leur idéal pour la défense de l'Eglise.

#### **Solidité des armées**

Les forces morales entrent bien pour une part importante dans la **solidité d'une armée** et le réalisme commande de reconnaître l'importance de ces facteurs même s'ils sont essentiellement

variables et difficilement quantifiables. Une armée solide est un facteur moral essentiel de réussite des combats sur le champ de bataille.

Alexandre le Grand saura compenser son infériorité numérique grâce à la solidité de son armée lors de la bataille de **Gaugamèles en octobre 331 avant NSJC**. Alexandre le Grand poursuit sa progression en Orient à la tête de son armée macédonienne invaincue en Asie. Son objectif est de remporter une victoire décisive pour provoquer l'effondrement du vaste Empire achéménide. Son armée est forte de 40.000 fantassins et de 7.000 cavaliers. Alexandre traverse l'Euphrate, puis la Mésopotamie, franchit le Tigre et rencontre le gros de l'armée perse de Darius III, peut-être 250.000 hommes de différentes origines, 200 chars, une forte cavalerie de Scythes et de Parthes et une quinzaine d'éléphants de combat, à proximité d'Arbelès. Darius, bénéficiant déjà d'une écrasante supériorité numérique, a préparé habilement les lieux de la bataille, la vaste plaine de Gaugamèles, en aplanissant le terrain pour ses chars et en parsemant par endroit le sol de tiges de fer pour entraver la mobilité des redoutables phalanges macédoniennes. Alexandre va utiliser l'atout principal de son armée, le dispositif tactique macédonien : une charge en oblique de formations compactes de 256 fantassins lourds disposés sur



16 rangs et armés de sarisses, une lance de 4 à 7 mètres de long. Une telle masse en mouvement, hérissée de lances et protégée de boucliers, a une force de pénétration qui n'a pas encore trouvé de parade. Alexandre, se fiant à la valeur de ses troupes, prend l'initiative du combat et charge avec sa cavalerie sur l'aile gauche de Darius. Il déclenche peu de temps après la charge oblique de ses phalanges sur le même côté gauche de l'ennemi déjà ébranlé. Le centre de l'armée d'Alexandre neutralise alors la charge impressionnante des chars de Darius avec leurs lames acérées sur les essieux par un sang-froid qui permet d'appliquer une volée de flèches et de javelots sur l'assaillant. Malgré la menace des cavaliers scythes sur la gauche macédonienne, l'armée d'Alexandre fait preuve d'une telle solidité en général que Darius décide de s'enfuir du champ de bataille entraînant la débâcle du gros de l'armée perse. Devant secourir son aile gauche menaçant de s'effondrer, Alexandre ne pourra poursuivre son ennemi immédiatement et ne pourra rejoindre Darius. Ce dernier sera assassiné à Bactriane. Le bilan de la bataille est de quelques centaines de pertes macédoniennes pour plusieurs dizaines de milliers du côté perse. La victoire d'Alexandre tient essentiellement à la solidité de son armée, solidité tactique de sa phalange et solidité morale de ses troupes disciplinées face à l'armée disparate de Darius.

La solidité d'une armée peut être supérieure à la somme des solidités particulières au sein de cette armée. Cela se pourra par exemple quand le but est compris et voulu par tous comme nous l'avons vu plus haut (victoire = volonté) et ce point sera abordé particulièrement à l'aune des puissances de l'âme dans le chapitre qui y est consacré, notamment grâce aux leviers de l'intelligence et de la volonté.

Mais la solidité se pourra aussi par une fraternité d'armes développées par une connaissance mutuelle humaine et tactique. Cette solidité se pourra encore et surtout, au-delà des forces naturelles, quand l'enjeu et le secours sont surnaturels : Sainte Jeanne d'Arc disait : « les gens d'armes se battent, Dieu donnent la victoire ». Ce dernier point sera vu dans un chapitre ultérieur, celui sur la quintessence dans l'art de la guerre.

Pour revenir donc au point de la **fraternité d'armes**, un jeune officier polonais, le lieutenant Slavomir Rawicz, nous révèle un trésor vécu au cours d'une **évasion à pied du camp soviétique n° 303** près de Yakoutsko (environ un millier de kilomètres au Nord-est du Lac Baïkal) **du cercle polaire à l'Himalaya**. Ce groupe d'évadés pratiquement démunis traversa, **en douze mois en 1941-1942**, la Sibérie, la Mongolie, la Chine par le désert de Gobi et le Kansu, le Tibet et franchit l'Himalaya entre le Népal et le Bhoutan pour rejoindre enfin l'Inde britannique. Exténués, régulièrement à bout de force, usés par un très long périple qui les livra aux froids extrêmes ou aux chaleurs torrides, à la faim et à la soif, à l'incertitude et à l'angoisse, aux blessures et à la mort, seulement quatre des huit fugitifs survivront à l'épreuve. « Vers la fin du mois de mars 1942, nous acquîmes la certitude d'être enfin tout près de ce sanctuaire qu'était l'Inde à nos yeux. Face à nous se dressait la barrière montagneuse la plus haute et la plus inhospitable que nous eussions rencontrée jusqu'à présent. Nous nous dîmes qu'un coup de collier nous porterait dans ce pays où nous attendaient la liberté, la civilisation, le repos et la paix de l'esprit. Chacun de nous avait besoin de toutes les assurances et de tous les encouragements qu'il pouvait engranger. J'étais torturé par la crainte qu'une ultime ascension difficile ne finît

par avoir raison de moi. Je redoutais ce sommeil insidieux qui vous gagne dans les hauteurs et dont on ne se réveille pas. Toutes mes peurs étaient accusées par la conviction, unanime, qu'après avoir parcouru **plus de six mille kilomètres**, nous touchions enfin au but. Je ne parvenais pas à me défaire du spectre d'un échec. Chez chacun de nous, les ressources tant physiques que mentales étaient au plus bas. Il nous restait toutefois **un inestimable atout : cette amitié, étroite, fervente, d'hommes soudés par l'adversité**. Tant que nous serions ensemble, il y aurait toujours de l'espoir. **En termes de moral et de détermination, l'ensemble était plus considérable que la somme de ses parties.** » 3. Paradoxalement, ces hommes avaient été préparés involontairement par les soviétiques à cette résistance morale. Cette préparation se fit par les interrogatoires répétés, les tortures, les conditions inhumaines de traitement et d'emprisonnement infligés par les communistes dans les mois précédents l'internement au camp n°303. Il fallut même rejoindre ce camp depuis Irkoutsk par neuf cent kilomètres à pied, attachés par des chaînes, dans la neige et les tempêtes sibériennes. Le point commun de ces évadés était donc déjà une volonté de survivre et une aptitude physique éprouvées. Voilà un témoignage sur une véritable fraternité d'armes qui pourrait, par son exploitation, permettre d'accroître considérablement la solidité d'une armée.

### **Moral des arrières**

Le principe des forces morales rappelle également que, de tout temps, il a existé un moral des arrières aussi important que celui des troupes. Le **soutien de la nation** est un facteur important d'appui moral aux troupes engagées. Les **guerres d'Indochine** et du **Vietnam** l'ont illustré tout



comme l'engagement américain en Irak.

### Les objectifs psychologiques

Le principe des forces morales inclut également l'existence d'objectifs dont l'importance psychologique est indépendante de leur nature tactique ou économique : capitales, villes symboles, etc. Ces objectifs psychologiques peuvent constituer le **centre de gravité de l'ennemi** ou des **points décisifs**. Une **approche indirecte** peut amener à détruire ces centres de gravité ou ces points décisifs. Les **opérations militaires d'influence** (OMI, ex-PSY OPS) peuvent avoir un effet sur ceux-ci, effets qu'il faudra planifier et mesurer autant que faire se peut.

### L'audace

L'audace participe à **entretenir l'ascendant moral** sur l'ennemi. Elle permet de maintenir ou de rétablir la **supériorité morale** sur l'adversaire. L'audace se caractérise par une **prise de risques calculée**, ou mieux, **raisonnée**, qui permet **d'imposer sa volonté à l'adversaire**.

**Le rôle des forces morales ne diminuera pas** dans l'exécution

des missions des engagements futurs, d'abord parce que le succès reviendra à ceux qui sauront faire preuve d'initiative, d'audace, de sens des responsabilités, d'esprit de sacrifice. Mais surtout parce que tous connaîtront, encore et toujours, des troubles psychiques consécutifs à la violence des combats. Et ce, d'autant plus si le combattant ou le chef se sentent isolés : dispersion géographique en de petites entités, liens distendus avec le commandement par la technique...

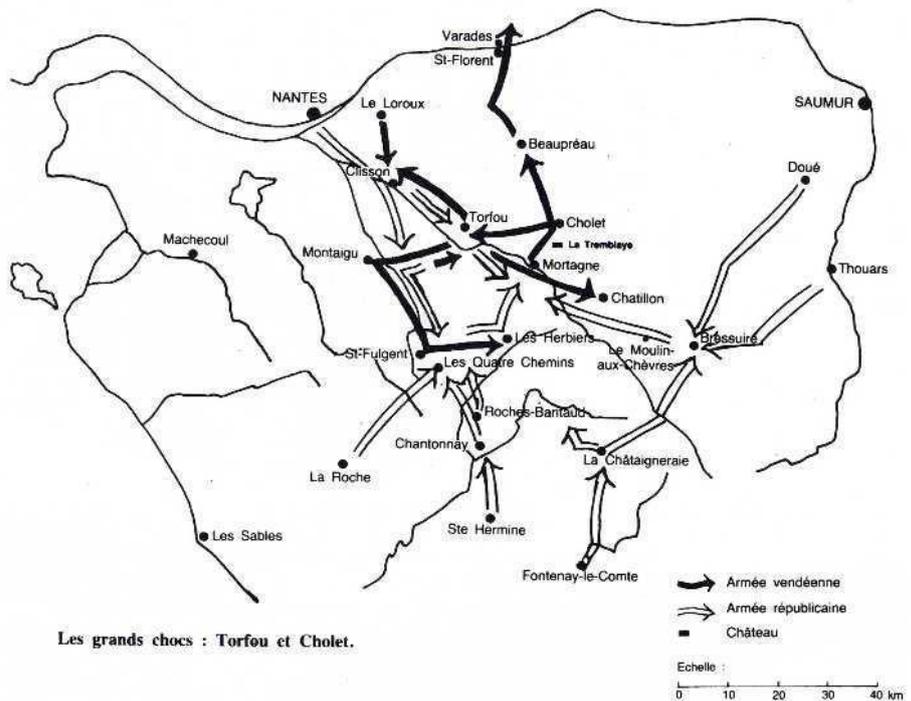
Le code du soldat, qui a pris exemple sur le code du légionnaire, est un guide moral pour

Le colonel **Ardant du Picq** a fait ressortir la prépondérance de ces facteurs dans son « Etude sur le combat ».

Un exemple historique d'application de la volonté et des forces morales dans presque toutes ses dimensions et chez les deux adversaires fut la **bataille de Torfou** pendant la première guerre de Vendée le **19 septembre 1793** ainsi que sa suite.

La Convention a condamné à mort la Vendée en acclamant Barère qui déclarait : « **Détruisez la Vendée** [voici le **but à atteindre**]... il faut exterminer cette race rebelle, incendier leurs forêts, couper leur récoltes, enlever leurs troupeaux. **Plaçons la terreur à l'ordre du jour !** [voici la **manière d'y arriver**] ».

**Un vaste plan d'encerclement**



Les grands chocs : Torfou et Cholet.

l'accomplissement de la mission. Un moyen efficace de lutte contre ce « stress du combat » est d'améliorer la **capacité psychosociologique des unités**. Cette capacité est principalement la résultante de la confiance accordée à l'encadrement, en soi et en ses moyens de combat, de la perception de la légitimité de l'action et de la cohésion des unités.

**a été établi à Saumur le 3 septembre 1793 par les révolutionnaires pour détruire la Vendée.** C'est le plus grand danger que la Vendée eût connu jusqu'à ce moment. Ce plan peut être considéré comme une réédition, mais en plus grand, de celui du 23 mars qui prévoyait 35.000 hommes pour broyer la Vendée insurgée entre les pinces d'une énorme tenaille par l'Est et par

l'Ouest et qui fut un échec : la branche maîtresse de la tenaille fût brisée à l'Est par les « Brigands ». Les Mayençais qui ont fait face à 80.000 prussiens et qui ont quitté Mayence le 23 juillet, vaincus sauf par la famine et fêtés comme des héros, sont maintenant connus comme les plus redoutables soldats de l'Europe. Ils sont 12.000 commandés par le général Aubert-Dubayet avec Beaupuy, Marigny, Vimeux et le célèbre Kléber. La Convention les envoie à Nantes pour détruire et brûler ce pays de « Brigands qui menacent la République ».

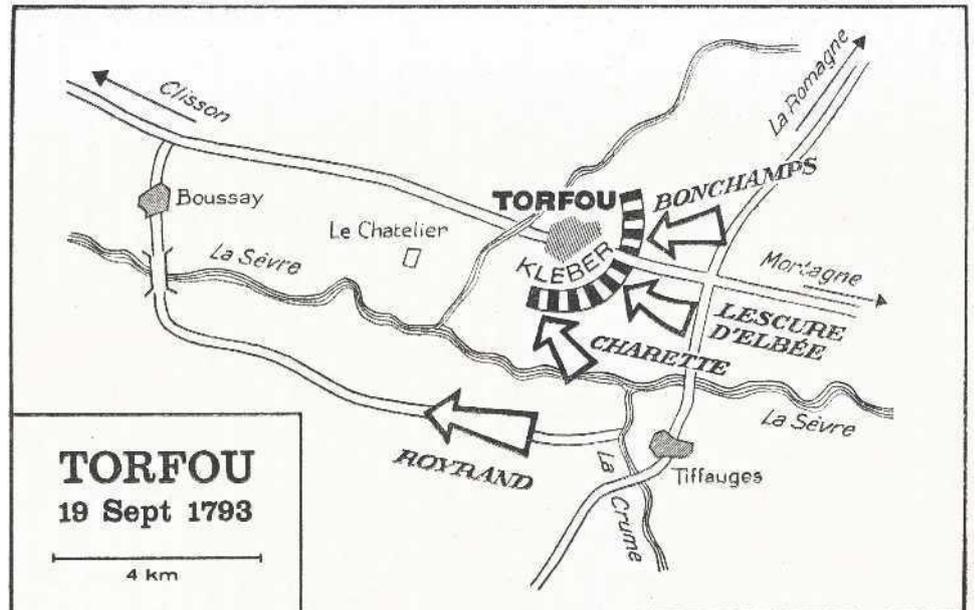


Ainsi, selon le plan élaboré à Saumur, ces Mayençais, renforcés des troupes de Nantes (soit 20.000 hommes au total sous les ordres de l'ex-marquis de Canclaux) attaqueront vers le Sud en direction de Machecoul et de Legé puis vers l'Est en direction de Montaigu et de Mortagne [par Torfou]. D'Angers, Duhoux et 18.000 hommes attaqueront vers le Sud-ouest Chemillé puis Cholet. De Saumur, Santerre avec 20.000 hommes fondra aussi sur Cholet. De Thouars, 10.000 hommes commandés par Chalbos s'empareront de Bressuire. De Fontenay, 10.000 hommes monteront vers le Nord sur La Chataigneraie. De Luçon, Bard, Marceau et 6.000 hommes progresseront aussi vers le Nord vers Chantonay. Des Sables d'Olonne, 5.000 hommes sous les ordres de Mieskouski attaqueront à leur Nord-est Aizenet et Saint-Fulgent. La région de Mortagne – Châtillon – les Herbiers est au centre de cette **convergence de près de 100.000**

**hommes qui devraient écraser le pays insurgé.** Dès le 8 septembre, les premiers mouvements s'opèrent à partir de Nantes et les Mayençais, appelés « les brûleurs » ou « les tueurs », très reconnaissables avec leurs plumets rouges et leurs vestes blanches, confirment leur réputation : ils pillent, tuent, commettent les pires exactions avec un sadisme hideux et brûlent tout sur leur passage. Charette tenta de les arrêter par sept fois mais en vain. La Convention, peut-être encore un peu craintive suite aux nombreux succès vendéens depuis mars 1793, va décréter une **levée en masse** dans tous les départements avoisinants. Et ce sera à partir du 12 septembre **près de 50.000 soldats de plus** qui vont participer au plan d'éradication. Les différentes armées font re-

rale et de miséricorde comme celle de Westermann, le « boucher des Vendéens », pillard par goût, incendiaire par principe, massacreur par plaisir et qui prétendait qu'un village flambé terrorisait plus que la vue de cent cadavres.

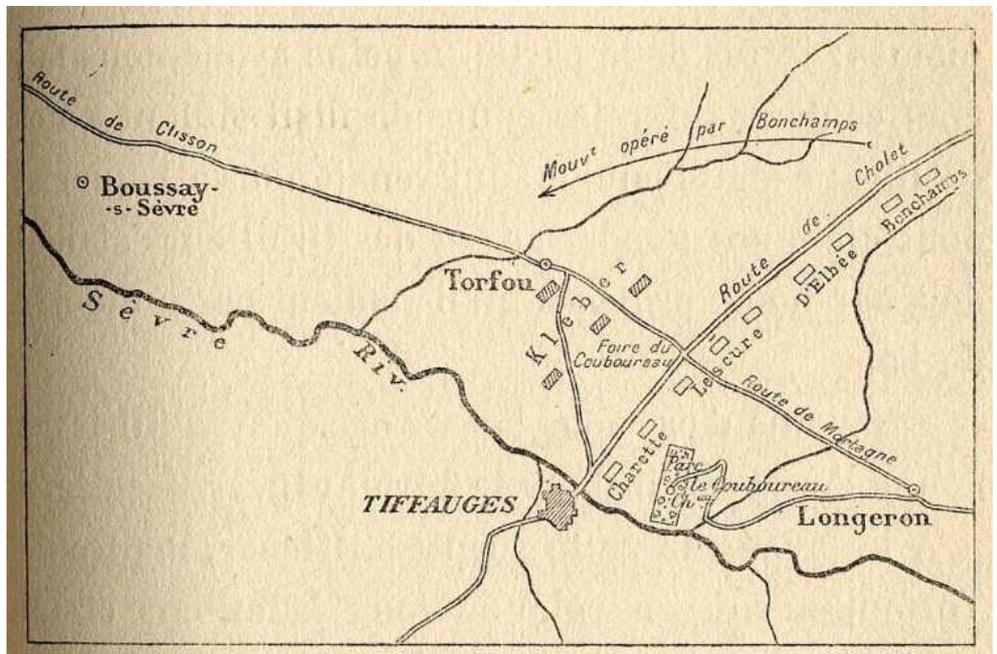
Le tocsin sonne tous les jours dans les paroisses et **40.000 paysans ont ralliés Cholet le 17** où le Conseil de la grande Armée Catholique et Royale s'est réuni. **Que faire ?** Par où commencer l'affrontement dans ce vaste encerclement ? **Ce sera sur les Mayençais que la concentration des efforts se fera en premier ; eux vaincus, tout sera sauvé car ce sont les plus redoutables ennemis et leur défaite affaiblira moralement les autres armées. Ce sera l'objectif psychologique des blancs.** Il s'agit de vaincre ou de



fluer vers le centre les habitants, notamment du Pays de Retz et du Marais, au fur et à mesure de leur progression destructrice. **L'objectif psychologique bleu est atteint : c'est une terrible fuite de la population vendéenne angoissée.** Les méthodes de terreur révolutionnaires ont érigé l'horreur en un système qui repose autant sur l'ineptie des idées de Patriotes, plus courageux dans une auberge où à l'assemblée qu'au moment de l'assaut, que sur une conscience dénuée de toute mo-

périr ! Le gros de la grande Armée prend donc la route vers l'Ouest vers Tiffauges près de Torfou, non loin du carrefour des trois provinces Bretagne – Anjou – Poitou, où s'est replié Charette qui a pu avoir un renseignement assez précis sur l'avancée ennemie. Décision très pertinente qui prend en compte le meilleur renseignement possible sur l'ennemi et surtout la **valeur différente des troupes adverses ;** valeur inégale de nouveau confirmée lorsque le **18 septembre**, dans l'urgence, **6.000 angevins**

du Choletais avec le général vendéen Piron mettent en déroute les 20.000 hommes de l'armée de Saumur sous les ordres du général Santerre qui, n'écoutant que son courage, avait déjà pris la fuite au même endroit, à Coron près de Vihiers lors du grand choc du 18 juillet dernier. De l'autre côté à l'Ouest, le 19 septembre à l'aube en avant-garde, Kléber avec 5.000 Mayençais progresse lentement de Clisson vers Torfou. A Torfou, Charette a embusqué 300 tirailleurs, le reste des Maraîchins est en position



sur les pentes qui descendent sur Tiffauges. Royrand est plus au Sud sur la rive gauche de la Sèvre nantaise avec ses gens du Bocage en couverture face à Montaigu. A l'Est de Torfou, d'Elbée et Lescure sont installés avec 15.000 hommes dans les landes et les bois près des Quatre-Routes. Au Nord, Bonchamps n'est pas encore arrivé.

**Au premier contact** vers dix heures, franchissant le vallon du Bon-débit, trois bataillons mayençais remontent la colline à l'assaut vers Torfou, repoussent les 300 tirailleurs vendéens et brûlent le village. Malgré tous les efforts de Charette, **la panique s'empare des Maraîchins qui refluent en désordre** vers Tiffauges. Heureusement, **par un sursaut moral, leurs femmes réfugiées à Tiffauges les renverront ou plutôt les précéderont dans une contre-attaque** furieuse et vociférante après les avoir sermonnés : " Lâches ! lâches ! vous voulez donc nous

faire égorger ? Vous n'avez pas honte de vous sauver ainsi ? Êtes-vous des hommes, oui ou non ? Donnez-nous vos fusils, fainéants ! nous allons vous montrer, nous, comment on se bat ! " . Le choc fût brutal. En même temps, **Lescure**, le « saint du Poitou », pour devancer une possible débandade chez ses hommes, les **harangue avec audace** : " Y a-t-il ici quatre cents hommes assez braves pour venir mourir avec moi ? " Ce à quoi répondent près de deux mille hommes d'une seule voix : " Oui, Monsieur le Marquis, nous sommes là ; nous vous suivrons où vous voudrez. " et foncent derrière leur chef vers Torfou, s'embusquent et brisent d'un feu nourri et précis l'attaque des Mayençais. **D'Elbée**, généralissime depuis la mort de Cathelineau, le « saint de l'Anjou », **déploie ses hommes**, initialement en réserve, sur la droite de Lescure et **les Mayençais comprennent maintenant que la Grande Armée se trouve devant eux**. Tout au long de la guerre, les chefs vendéens commanderont admirablement leurs hommes pour tendre leur volonté malgré des troupes composées de paysans, de tisserands, maçons, menuisiers, sabotiers... avec pour seul uniforme le **Sacré-Coeur**, parfois sans fusils ou munitions ne sachant rien de la science militaire

et retournant aussitôt après le combat auprès de leur famille, de leurs troupeaux ou de leurs champs mais, au demeurant, résolu à **défendre la Religion puis le Roi**, robustes, braves, excellents tireurs et utilisant d'instinct le terrain. On retrouve ainsi cette **adhésion à un but commun**, cet **idéal partagé** qui créent la confiance et la solidarité entre tous les niveaux de la hiérarchie et conduit à accepter de risquer sa vie.



A ce moment d'équilibre dans la bataille, le général de **Bonchamps débouche** avec une partie de ses Angevins par le Nord-est et cherche à tourner aussitôt les bleus par leur gauche. « **Kléber**, voyant le danger, **prélève un bataillon** sur sa droite pour renforcer le point menacé ; **manoeuvre dangereuse : les Mayençais, ignorant ce qui se passe, croient que la retraite commence ; déjà ils regardent en arrière.**

**Kléber** cependant s'est porté en personne au-devant de Bonchamps. De sa voix tonnante, il **affermit la ligne de bataille un moment ébranlée**. La mêlée devient affreuse : " On avance, on recule, écrira un jour Kléber ; jamais je ne vis un acharnement pareil ! ". Mais quelles sont ces **clameurs sauvages** qui, vers le centre, dominent le fracas de la fusillade ? Kléber prête l'oreille : un cri étrange, un cri de guerre sans doute, monte jusqu'à lui : "**Rembarre ! rembarre !**". Horreur ! **Le centre qui fléchit ! Kléber, rageur s'écrie : " Nous sommes foutus ! "** Il court au centre. **Pour la première fois, il voit les Mayençais s'enfuir !** Il jure, il tempête ! sa voix se perd, impuissante dans le vacarme ! Et toujours cette clameur obsédante : "**Rembarre ! rembarre !**" - "**Rembarre ! rembarre !** renvoie l'écho de la Sèvre ! " - "**Rembarre ! rembarre !** récordent à gauche les gars de Bonchamps". Kléber hurle des ordres. Une balle lui traverse l'épaule. " Tia-ple, grogne-t-il avec son accent alsacien, ces pricands se pattent pien ! ". Il faut se rendre à l'évidence : les mayençais sont battus. Kléber fait sonner la retraite. » 4 Là aussi, **lors de la retraite, Kléber sait reprendre ses hommes et évite la déroute** comme cela arriva fréquemment à d'autres généraux bleus, parfois très peu capables, et qui entraînaient souvent plus de pertes que lors de la bataille elle-même ; par exemple, le même **19 septembre 1793**, Piron avec 9.000 Vendéens attaquera par une manoeuvre habile sur les bords du Layon, au **Pont-Barré**, les 18.000 Républicains de Duhoux, venant d'Angers ; les Patriotes prirent panique et furent étriés par bataillons entiers lors de la poursuite. Kléber, lui, opère une manoeuvre rétrograde en organisant par roulement de positions des feux de peloton. A partir de la butte du Chatelier, voyant Royrand avec ses nombreuses bandes au Sud de la

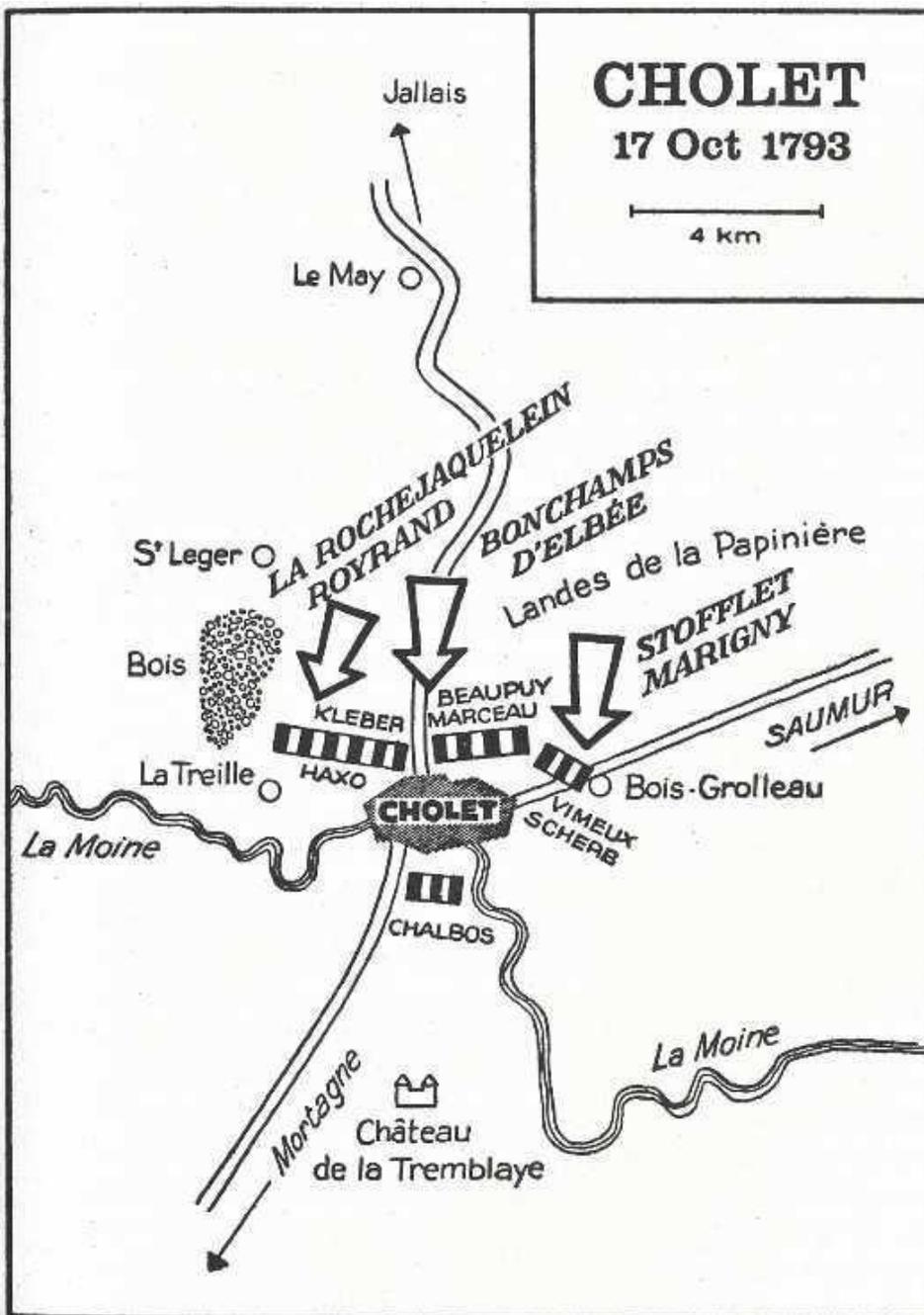


Sèvre tenter de couper sa retraite sur Clisson, Kléber donnera l'ordre à Chevardin et à son bataillon de Saône-et-Loire de fermer le passage au niveau du pont de Boussay. **Chevardin, se faisant hacher avec tout son bataillon, sauve l'armée bleue** qui peut dépasser Boussay. Mais les Mayençais se trouvent maintenant en déroute malgré Kléber qui, tel un lion blessé mais rugissant, se démène pour rallier les fuyards. En effet, les Vendéens exploitent le succès de la bataille en poursuivant les bleus depuis Torfou ; leur tactique éprouvée de tirailleurs embusqués et débordant l'ennemi par petites bandes dès que le terrain le permet fait essuyer aux Républi-

cains des pertes certaines tant leurs tirs sont d'une redoutable précision. " Quel pays, gémissent les Mayençais ; quel enfer ! " L'arrivée à hauteur de Gétigné de nouvelles troupes révolutionnaires avec Canclaux évite la débâcle. Les Mayençais se replient sur Clisson. Les « diables en sabots » ont remporté une première belle victoire sur les « soldats de faïence », comme ils s'appelleront réciproquement à la fin de cette bataille, sur ces soldats que l'Europe entière n'avait pu vaincre !

Bien que le plan Vendéen de Tiffauges du 20 septembre confirmait la destruction des Mayençais à partir de Clisson et de Montaigu, celui-ci n'a pu être exécuté pleinement ; Beysser avec 6.000 hommes fut bien battu à **Montaigu le 21** par Charette et Lescure mais Bonchamps se retrouve trop seul face aux bleus le 22 à Clisson et ne peut éviter leur retraite vers Nantes. Ce fut le fait d'un manque de coordination et de liaisons entre chefs et aussi d'un besoin de parer à l'urgence ; Charette et Lescure furent appelés au secours pour éviter la destruction du Bocage par l'armée venant des Sables d'Olonne. Ce sera la **victoire de Saint-Fulgent du 22 septembre** où Mieskowski et ses 5.000 Patriotes prirent la fuite avec des





pertes conséquentes suite à une manoeuvre vendéenne de déception dans la nuit : attaques de flanc contournant le bourg des deux côtés et simulées par les tambours royalistes et les clameurs de " Vive le roi ! " qui ont attirés des bataillons bleus vers ces points puis une charge des blancs au centre qui balaie toute résistance dans un corps à corps nocturne. Cinquième victoire des Vendéens en cinq jours ! « Les "Géants" de la Vendée [comme les appellera Napoléon] ont conquis, dans cette semaine, leur surnom immortel ! » 5. Mais les Mayençais, après avoir refait leurs forces à Nantes, reviendront dès le 25 septembre, reprendront leurs exactions vers Mortagne, seront victorieux à

Treize-Septiers le 6 octobre (cependant contre peu de blancs devant eux) et participeront à la bataille de Cholet le 17 octobre. Entre temps, pendant huit jours, **les Mayençais refuseront de marcher par protestation envers la destitution par les révolutionnaires de leur général en chef**, Aubert-Dubayet, ainsi que de Canclaux, remplacés par Léchelle, « le plus mauvais des officiers, le plus ignorant des chefs qu'on eût jamais vu ! [qui] ne connaissait pas la carte, et savait à peine écrire son nom » dira Kléber. De leur côté, Chalbos et Westermann avec 11.000 bleus quittent Bressuire et se dirigent vers Châtillon qu'ils prendront d'abord le 9 octobre, face à Lescure et Stofflet seuls,

puis qu'ils perdront le 11 face à la Grande Armée catholique et Royale. En effet, « Bonchamps et d'Elbée ont appris la chute de Châtillon. Comme du côté Mayençais rien ne bouge, ils tentent une manoeuvre hardie : celle de Villars jadis à Denain ; laissant à Tiffauges un simple rideau de troupes, ils partent avec le gros de leurs forces [dix-huit mille hommes], le 10 au matin, pour Cholet. » 6 Mais Westermann reprendra Châtillon par ruse dans la nuit ; les vendéens qui sont restés sur place le soir, harassés, tombant de faim et de soif trouvèrent par malheur des barriques d'eau-de-vie laissées par les bleus... Cela donnera lieu à un véritable massacre. Dans le même temps, Bard et Marceau avec 6.000 bleus sont montés de Chantonnay vers les Herbiers et n'ont rencontré que les bandes de Royrand et de Sapinaud de la Gaubretière. Des colonnes de fumées jalonnent la marche des incendiaires. Ils feront la jonction avec les Mayençais à Mortagne le 15. La **bataille de Cholet** se prépare...

Les principes de la guerre sont interdépendants. Ils ne peuvent être appliqués isolément. Ils sont associés à des conditions de réussite politique et à des conditions opérationnelles. Il y a donc des principes, mais peu. Il faut surtout savoir les interpréter, les comprendre et les décliner. Le général Poirier a ainsi développé la notion de boîte à outils. Mais ces principes de la guerre échappent aux influences de la technique et des doctrines spécifiques. C'est en ce sens qu'ils sont pérennes. C'est en ce sens aussi qu'ils sont encore plus à méditer qu'à connaître.

Une difficulté est de **posséder effectivement ce langage de la guerre** dans ses principes et ses corollaires. Expérience. Histoire militaire. Habitus (vers la pratique des vertus du chapitre VI). **Chose étonnante** aussi, des chefs n'ont **jamais étudié la guerre** et pourtant savaient en

redémontrer à des fins praticiens : Sainte Jeanne d'Arc, Cathelineau... Nous verrons pourquoi dans un chapitre ultérieur.

Nous avons pu ainsi définir un langage de la guerre, à l'exemple de l'école française. Les lignes de ce langage de l'armée française n'ont pu **se constituer et s'affiner** qu'avec l'expérience et l'étude **au cours de longs siècles. Cette culture militaire française** qui s'est nourrie avantagement de celles de ses voisins, alliés ou ennemis au travers de l'espace et du temps **a ainsi pu s'enrichir pour tendre vers une certaine universalité et pérennité.**

1. Le sang et la gloire, des hommes et des batailles qui ont fait la France, Louis Fontaine, Editions de Paris
2. Précis de l'art de la guerre, Général Antoine-Henri Jomini (1837), Perrin, 2001, p126-127
3. A marche forcée, Slavomir Rawicz, Editions Phébus, Paris, 2002, chapitre XXII, p. 278.
4. La guerre de Vendée, Chanoine Auguste Billaud, 1945, Edipro, 2010, p. 102-103.
5. 5 Ibid., p. 108.
6. La guerre de Vendée, Chanoine Auguste Billaud, 1945, Edipro, 2010, p. 111.

### Arthur Currie (1875-1933). Canadien



Il est le premier commandant national du corps expéditionnaire canadien au cours de la Première Guerre mondiale. Sous ses ordres, les soldats canadiens remportent nombre de batailles importantes notamment la bataille de Vimy et la bataille d'Amiens.

(Son nom de naissance est « Curry ») est né le 5 décembre 1875 dans le hameau de Naperton, en Ontario, juste à l'ouest de Strathroy, il est le fils de William Garner Curry et de Jane Patterson. Il effectue une partie de ses études à l'Institut Strathroy District Collegiate et fréquente brièvement l'université de Toronto avant de partir en Colombie-Britannique en 1894.

Pendant cinq ans, il est enseignant dans des écoles publiques à Sidney et à Victoria. Durant cette période, il change l'orthographe de son nom de Curry en « Currie ». Le 6 mai 1897, il rejoint le 5<sup>e</sup> régiment canadien d'Artillerie de forteresse comme mitrailleur. En 1900, il atteint le grade de caporal. Il lui est proposé un brevet d'officier, lui permettant d'élever son statut social. Cette promotion est à double tranchant, il doit en effet prendre à sa charge le coût de son uniforme et doit faire don d'une partie de son salaire au

mess des officiers. Avec son faible salaire d'enseignant et son futur mariage avec Lucy Chaworth-Musters et les coûts de sa promotion, il décide de changer de métier en travaillant dans la finance, après plusieurs années il devient directeur provincial de la Société d'assurance-vie nationale.

Currie prend à cœur ses fonctions au sein de la milice, il s'intéresse particulièrement à l'artillerie et au tir de précision. Il est promu au grade de capitaine en 1902, puis au grade de major en 1906. Durant cette période, il forme avec R. A. Power la société Currie & Power. Ils investissent massivement dans l'immobilier lors du boom de la spéculation foncière. En septembre 1909, il devient lieutenant-colonel, commandant le 5<sup>e</sup> régiment canadien d'Artillerie de forteresse.

En 1913, alors que Currie participe à la création d'un nouveau régiment de milice, la bulle immobilière spéculative s'effondre et laisse Currie avec des biens sans valeurs et avec des dettes importantes. Il est proposé pour commander le 50<sup>e</sup> (Gordon Highlanders of Canada) régiment. Le coût des nouveaux uniformes et des bons pour le mess des officiers s'ajoutent à ses difficultés financières. Devant le risque d'une faillite personnelle et d'une disgrâce dans la milice, Currie détourne 10 833,34 \$ de fonds gouvernementaux destinés aux uniformes du régiment dans ses comptes personnels pour payer ses dettes. Il compte sur la promesse du colonel honoraire Coy William de verser 35 000 \$ au régiment. Mais cette promesse est restée sans suite mettant au jour les malversations de Currie. Ce dernier suit des cours au sein de

l'état major de la milice qui sont validés en mars 1914.

Garnet Hughes, le fils de Sam Hughes, le ministre canadien de la Milice du gouvernement de Robert Borden est troisième de la hiérarchie des "Gay Gordons". Observant Garnet Hughes lors d'exercices de milice, Currie constate que Hughes bien qu'élève-officier brillant au Collège militaire royal du Canada, est incompetent pour diriger des hommes et dans l'incapacité d'avoir un commandement militaire.

Au début de la Première Guerre mondiale, Sam Hughes distribue des postes de commandement à des amis et à des connaissances au sein de la 1<sup>re</sup> division de la Force expéditionnaire du Canada. Il propose à Currie, le commandant de son fils, le commandement de la 2<sup>e</sup> brigade. Cependant, Currie décline l'offre et préfère rester à Victoria pour résoudre ses problèmes financiers. Il change d'avis à la demande de Garnet Hughes. Sam et Garnet Hughes sont ainsi responsables de l'envoi à l'étranger de Currie et de sa réussite, avant qu'ils deviennent des ennemis implacables de Currie à partir de la bataille de la Somme jusqu'à la fin de la guerre. La promotion de Currie au grade de brigadier-général est confirmée le 29 septembre 1914. Le premier ministre Borden est mis au courant des malversations financières de Currie quand la 1<sup>re</sup> division atteint l'Angleterre. Il décide de temporiser et de ne pas rapatrier Currie au Canada.

La 1<sup>re</sup> division d'infanterie canadienne passe l'hiver 1914-1915 à s'entraîner en Angleterre, elle est envoyée en France en février 1915. Après une nouvelle période de formation pour préparer les troupes aux réalités du combats dans les tranchées, la 1<sup>re</sup>

division est affectée dans le sillage d'Ypres le 17 avril 1915. Cinq jours plus tard, les Allemands utilisent pour la première fois sur le front de l'ouest des gaz de chlore sur les troupes territoriales et coloniales françaises. Ces troupes se retirent ou meurent laissant un trou de 7 km dans les lignes alliées. Avec cette situation délicate, Currie prouve sa valeur comme officier de combat. Malgré le gazage et la destruction de son quartier général de brigade, il continue à diriger ses troupes au plus près et s'adapte à la situation nouvelle, il met en place une défense fluide et agressive qui permet d'éviter la percée. Currie retourne à l'arrière du front et réquisitionne deux régiments britanniques de renforts. Après plusieurs jours de combats acharnés, les contre-attaques alliées rétablissent une ligne défensive stable, empêchant la percée allemande.

Les troupes canadiennes ne prennent pas part aux combats de juillet de la bataille de la Somme. Elles sont en revanche impliquées dans les combats d'automne. Contrairement à la plupart des officiers supérieurs, Currie n'a aucune illusion sur les effets d'un assaut frontal. Il devient spécialiste des attaques locales à objectifs limités et dans la conservation du terrain conquis face aux contre-attaques allemandes. Il tente de limiter au maximum les pertes humaines. À la fin du mois de novembre, les Canadiens prennent tous les objectifs attribués, mais au prix de 24 000 pertes. Currie perd les faveurs de Sam et de Garnet Hughes. Sam Hughes, le ministre canadien de la milice, souhaite voir son fils Garnet Hughes à la tête d'une division. Mais Currie, après avoir vu le comportement de Garnet Hughes lors de la seconde bataille d'Ypres et l'ayant jugé incompétent, refuse. Devant l'influence grandissante de Currie, Sam Hughes n'a pas les

moyens de le contraindre à cette nomination. Il décide de se venger en utilisant son siège à la Chambre des Communes pour attaquer Currie et ses actions, prudent il ne répète aucun des propos tenus à la Chambre à l'extérieur. Cette vendetta dure jusqu'à la mort de Sam Hughes. À la fin de 1916, quatre divisions canadiennes sont présentes sur le front de l'Ouest. Elles sont regroupées au sein du Corps canadien sous le commandement de Sir Julian Byng. Le Haut Commandement britannique informe Byng que son corps d'armée aura un rôle central dans la future offensive de printemps dans la région d'Arras. Près des villages de Vimy et de Petit-Vimy se trouve une crête de calcaire qui domine la région de Douai. En 1914, les Allemands prennent possession de la crête et l'organisent défensivement. Plusieurs tentatives françaises puis anglaises de reprises de cette crête ont été entreprises sans succès. Dans le cadre de l'attaque prévue autour d'Arras au printemps 1917, les troupes canadiennes sont chargées de la prise de cette crête en 8 heures.

Byng demande à Currie d'étudier le déroulement et la conception de la bataille de la Somme ainsi que la bataille de Verdun en allant interroger aussi bien des officiers supérieurs que des officiers subalternes qui ont participé physiquement aux combats. Currie note les écarts entre les croyances des officiers supérieurs et les réalités du terrain décrites par les officiers subalternes. Le 20 janvier 1917, Currie commence une série de réunions avec les différents officiers supérieurs canadiens pour présenter les points clés de la bataille à venir :

- l'artillerie doit écraser les tranchées adverses et détruire les défenses accessoires comme les barbelés ;

- le barrage roulant censé accompagner et protéger l'infanterie doit être perfectionné pour être réellement efficace ;
- la contre-batterie chargée de réduire au silence l'artillerie adverse doit être développée ;
- chaque soldat doit connaître les objectifs qui lui sont assignés pour pouvoir agir en cas de pertes des sous-officiers ;
- les troupes d'attaque doivent s'approcher au plus près des lignes adverses avant le début du combat.

Les troupes canadiennes commencent alors l'entraînement. Chaque soldat connaît les objectifs de son unité, il dispose d'une carte miniature du champ de bataille. Tous les hommes s'entraînent sur un champ de bataille reconstitué à l'arrière pour régler la marche de l'infanterie et le barrage roulant. Les troupes du génie construisent de nombreux tunnels, routes et voies ferrées en vue de la bataille. Dans le même temps, les actions de contre-batteries sont réalisées sous le commandement d'Andy McNaughton et utilisent de nouvelles techniques de détection fondées sur le son et la lumière émis par le canon lors de son utilisation. Ces techniques permettent la destruction de 83 % des pièces allemandes avant le début de l'attaque.

À 5h30 du matin, le 9 avril 1917, un impressionnant barrage d'artillerie commence. Trente mille soldats canadiens sortent des tranchées et des tunnels au milieu d'une tempête de neige et marchent lentement derrière un rideau d'obus détruisant tout sur son passage. Les soldats allemands sont capturés directement dans leurs abris. Les trois lignes de tranchées sont rapidement prises. À 12h30, les soldats canadiens ont atteint la crête de Vimy. À la fin du 12 avril, la crête est complètement aux mains des

troupes canadiennes, pour un coût de 12 004 victimes, dont 3 978 tués.

La bataille d'Arras ne permet pas la percée du front, malgré le succès des Canadiens. Currie est reconnu comme le principal responsable de ce succès. Il est fait Chevalier Commandeur de l'Ordre de Saint-Michel et Saint-Georges à l'occasion de l'anniversaire du roi George V du 4 juin 1917. À la mi-1917, Byng devient le commandant de la 3<sup>e</sup> armée britannique, Currie est nommé lieutenant-général à titre temporaire le 9 juin 1917 et reçoit le commandement de l'ensemble du Corps canadien. Quand Currie devient commandant du corps canadien, le gouvernement canadien apprend les malversations financières de Currie. Pour résoudre cette affaire, ce dernier emprunte à deux subordonnés David Watson et Victor Odlum de l'argent pour rembourser les sommes détournées au 50<sup>e</sup> régiment.

Le Haut commandement britannique souhaite une diversion pour pouvoir déclencher la bataille de Passchendaele. Il ordonne à Currie de prendre la ville de Lens avec le corps canadien. Cette ville est un nœud ferroviaire stratégique pour les Allemands. Après avoir analysé le terrain, Currie décide d'attaquer plutôt le point dominant de la zone appelée colline 70 que la ville de Lens elle-même. Il considère également que les Allemands seront dans l'obligation de reprendre la colline s'ils veulent conserver la ville de Lens. Haigh valide le changement d'objectif proposé par Currie mais craint que l'attaque soit particulièrement meurtrière en raison des casemates et des nombreuses tranchées présentes.

Currie souhaite le même niveau de préparation que pour la bataille de la crête de Vimy. Une nouvelle fois, les troupes étudient les cartes et s'entraînent à synchroniser leur déplacement

avec le barrage roulant. Après plusieurs heures de bombardement des lignes allemandes, l'assaut est déclenché à 4h25. La 3<sup>e</sup> division canadienne en réserve, les 1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> divisions canadiennes prennent la colline en 20 minutes. Les Canadiens commencent à fortifier la colline, les Allemands lancent la première contre-attaque à 9h. Durant les 3 jours suivants, les Canadiens subissent 21 contre-attaques parfois accompagnées de bombardements aux gaz et d'attaque aux lance-flammes. Le 18 août 1917, les réserves en nourriture, boisson et munitions sont très faibles mais les Allemands renoncent à reprendre la colline et ne peuvent plus utiliser Lens comme nœud ferroviaire.

La troisième bataille d'Ypres, également nommée bataille de Passchendaele, est une tentative de Sir Douglas Haig au cours de l'été 1917 pour «user» les Allemands et percer leurs lignes par une série d'attaques successives. L'objectif est le nœud ferroviaire de Roulers, derrière la crête de Passchendaele. Cette bataille est dominée par un duel d'artillerie arbitré par les conditions météorologiques. Haig considère qu'une fois la crête de Passchendaele conquise, les Allemands seraient contraints de quitter l'ouest de la Belgique les empêchant ainsi d'utiliser les ports belges pour la guerre sous-marine.

La bataille débute le 31 juillet 1917, les premiers bombardements détruisent les fossés et canaux de drainage et transforment le champ de bataille en bourbier. L'été particulièrement pluvieux transforme la zone en une mer de boue où les caillebotis en bois sont les seuls moyens de traverser la zone et où de nombreux soldats meurent noyés lors de cette bataille. Les troupes allemandes utilisent une défense en profondeur formée de nombreux bunkers se couvrant mutuellement, camouflés et résistants au tir direct d'artillerie.

L'attaque de la 5<sup>e</sup> armée britannique, sous les ordres de Gough, déclenchée au mois d'août 1917 est rapidement enrayée avec un coût humain de plusieurs dizaines de milliers de victimes. De nouvelles attaques sont déclenchées à la fin du mois de septembre par la 2<sup>e</sup> armée de Plumer, le temps plus sec permet aux troupes anglaises d'atteindre le plateau de Gheluvelt. Au début du mois d'octobre 1917, une percée du front semble envisageable. Les troupes de l'ANZAC tentent de percer le front, mais avec le retour de la pluie elles sont sacrifiées pour un résultat nul. Haig lance le Corps d'armée canadien dans la bataille pour la poussée finale. Après avoir examiné le champ de bataille, Currie conteste la décision indiquant que le village sans importance stratégique ne peut être pris à moins de 16 000 victimes canadiennes. Haig rencontre les officiers du Corps Canadien Corps et leur demande de prendre le village, tout en admettant que Currie est opposé au plan initial. Finalement après avoir obtenu d'Haig un soutien en artillerie très important, Currie accepte d'attaquer. Le corps canadien est mis à la disposition de la 2<sup>e</sup> armée de Plumer avec qui Currie s'entend bien et non avec la 5<sup>e</sup> armée de Gough avec lequel il a des rapports tendus depuis la bataille de la Somme.

Currie prépare l'attaque canadienne en allant avec des officiers supérieurs reconnaître les objectifs. L'artillerie allouée au corps canadien passe de 320 pièces à 587 pièces pour détruire les bunkers et réaliser une contre-batterie efficace. Il fait fabriquer des étuis pour protéger les fusils et les mitrailleuses de la boue, il ordonne également de couper des arbres afin de réaliser davantage de caillebotis. Enfin il établit un barrage de mitrailleuses lourdes pour bloquer l'envoi de renfort et de matériel aux lignes allemandes. Le 20

octobre 1917, l'offensive canadienne débute, il s'agit d'une série d'attaques limitées suivies de pause pour contenir les contre-attaques allemandes. Le 30 octobre 1917, le corps canadien soutenu par deux divisions britanniques atteint le village de Passchendaele sous une pluie battante. Pendant cinq jours les troupes tiennent la nouvelle ligne de front sous les bombardements intenses et les contre-attaques, avec de la boue jusqu'à la taille. Le 11 novembre 1917, la bataille de Passchendaele prend fin, Les Canadiens ont conquis le village au prix de 15 654 victimes, dont 4 028 tués dans une victoire à la Pyrrhus. La percée tant attendue ne s'est jamais produite, la défense en profondeur des Allemands leur permet d'ajouter de nouvelles lignes de tranchées lorsque l'une d'entre elles est prise empêchant ainsi la percée.

Au printemps 1918, les Allemands lancent une série d'actions offensives en Picardie, dans les Flandres et au Chemin des Dames. Après plusieurs semaines de combats, leurs attaques sont enrayerées. En été, la contre-offensive alliée est déclenchée. Les troupes canadiennes sont déplacées au sud d'Amiens pour rejoindre les troupes australiennes de John Monash. Currie masque les mouvements de son corps d'armée en envoyant vers Ypres deux bataillons et une unité de radio chargés de leurrer les Allemands.

Le 8 août 1918, une attaque de la 3<sup>e</sup> armée de Rawlinson sans la préparation d'artillerie initiale est lancée accompagnée de tanks, c'est une surprise totale pour les troupes allemandes qui reculent de plus de 18 km en une journée. Après trois jours de combats très durs, les Allemands sont rejetés sur leurs tranchées de départ sur la ligne Hindenburg.

Les troupes canadiennes sont retirées du front et sont station-

nées dans la Somme. Le 2 septembre 1918, elles attaquent et percent la ligne Hindenburg au niveau des villages de Drocourt et de Quéant rejetant les Allemands au-delà du Canal du Nord. Trois semaines plus tard, Currie propose une attaque en faisant traverser le Canal du Nord à la totalité de son corps d'armée sous les feux adverses. Après l'accord de Haigh, les troupes canadiennes sous la protection d'un barrage d'artillerie sans précédent prennent pied de l'autre côté du canal et enlèvent trois lignes de tranchées. La ligne Hindenburg est définitivement percée, l'Armée allemande organise une retraite contrôlée. Currie est ensuite chargé d'attaquer Cambrai qu'il conquiert le 11 octobre 1918, puis des attaques dans les régions de Valenciennes et de Mont Houy empêchent les Allemands de s'organiser défensivement.

Le 10 novembre 1918, Currie prend sa décision la plus controversée de la guerre, il ordonne au corps d'armée canadien d'attaquer la ville de Mons, malgré les rumeurs d'armistice. La ville de Mons est libérée dans la matinée du 11 novembre, à 10h58 du matin, George Lawrence Price est tué par des tirs de snipers, il est le dernier Canadien, et peut-être le dernier soldat allié, à mourir durant la Grande Guerre. Deux minutes plus tard, la guerre se termine. La libération de Mons les 10-11 novembre coûte 280 victimes au corps canadien, même si Price est le seul Canadien tué le dernier jour de la guerre.

Des années plus tard, Currie a justifié l'attaque de Mons, en précisant qu'il a obéi aux ordres du Général en chef Foch, que les rumeurs d'un armistice ont existé les deux semaines précédentes avec des modalités inconnues. De nombreux officiers alliés comme allemands ont continué le combat persuadés que les frontières seraient établies où

les armées se tenaient quand l'armistice serait déclaré.

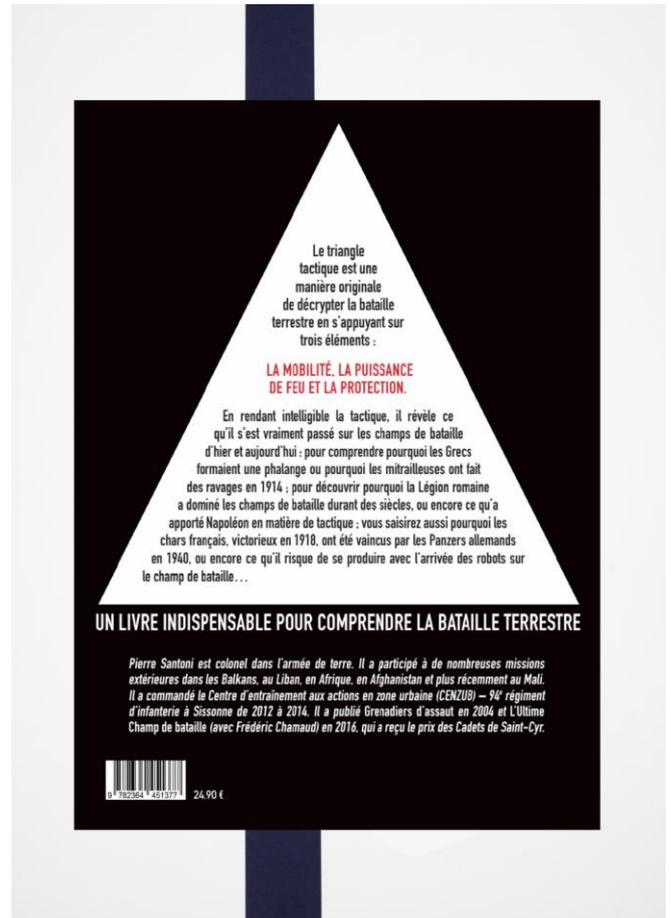
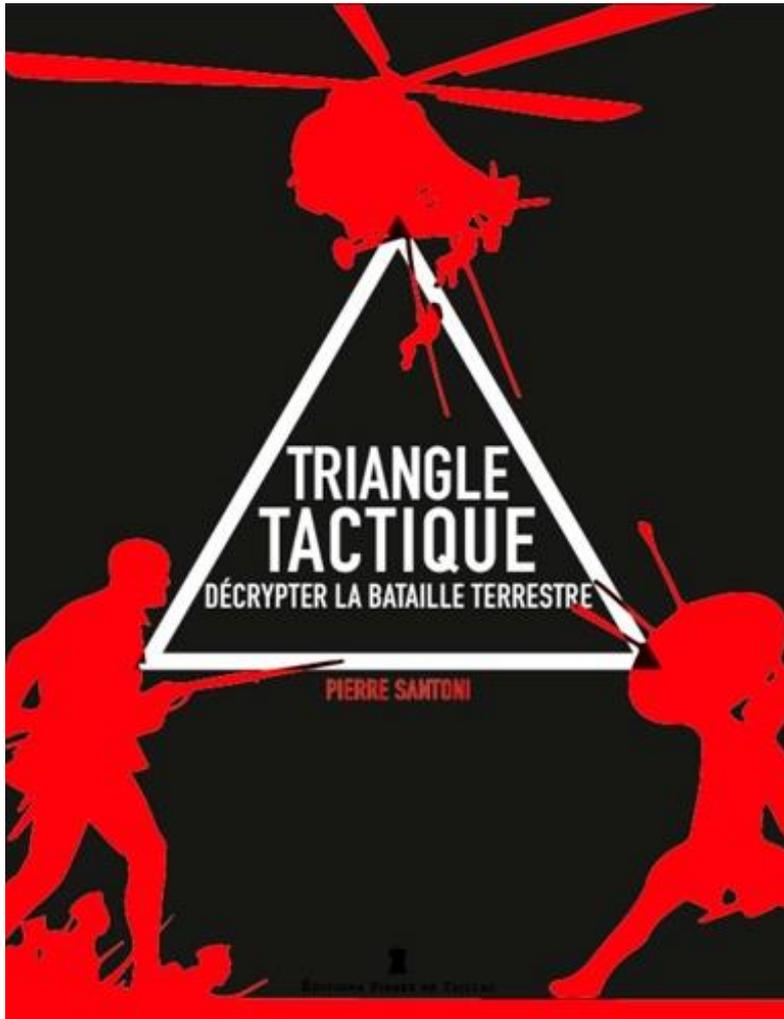
Pendant la guerre, Currie a toujours refusé de donner un poste de commandement opérationnel à Garnet Hughes considérant qu'il serait un danger pour ses hommes. Garnet Hughes est nommé Brigadier-Général en 1918, il termine la guerre à Londres dans une obscure administration. Sir Sam Hughes, ne fait plus partie du gouvernement canadien à partir de 1916, mais il continue à utiliser son siège à la Chambre des communes pour attaquer la réputation de Currie. Après la mort de Sam Hughes en 1921, son fils Garnet Hughes continue les attaques contre Currie dans les journaux appartenant à sa famille.

En juin 1927, la ville de Mons érige une plaque commémorant la libération de la ville par le Corps d'armée canadien. À cette occasion, les adversaires de Currie en profitent pour s'interroger à nouveau sur les derniers jours des combats de la guerre. Le *Port Hope Evening Guide* dirigé par Garnet Hughes est le fer de lance de cette nouvelle attaque, Currie porte plainte en diffamation. Pour sa défense, il indique avoir suivi les ordres du Commandant suprême des forces alliées Ferdinand Foch à poursuivre les forces allemandes et avoir recommandé à ses troupes de progresser avec prudence pour éviter les pertes inutiles. À la fin du procès, le jury condamne le journal à verser 500 \$ de dommages et intérêts. Retourné à la vie civile en 1920, il accepte le poste de recteur de l'université McGill. Il occupe cette fonction jusqu'à sa mort.

Arthur Currie meurt à Montréal le 30 novembre 1933 (à 57ans). Il est inhumé le 5 décembre suivant au cimetière Mont-Royal.

Texte Wikipédia.

Le livre Triangle Tactique qui vient de sortir du Colonel SANTONI



Et du même auteur, une version augmentée de L'ultime champ de bataille que les auteurs ont dédiés à deux frères d'armes disparus dont évidemment Christophe MARCILLE. Je remercie le colonel SANTONI pour son geste.

